

ROSE  
ET  
BLANCHE

OU  
la comédienne et la religieuse,

PAR J. SAND.



PARIS,  
chez M. RENAULT, ÉDITEUR,  
RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, N. 10;  
LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS;  
CORBET AINÉ, MÊME QUAI;  
PIGOREAU, PLACE S.-GERM.-L'AUXERROIS;  
LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL.

1851

# Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse

**J. Sand (George Sand et Jules Sandeau)**



**B. Renault, éditeur, Paris, 1831**

Exporté de Wikisource le 23/01/2018

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

- I. [Denise](#)
- II. [Moralité](#)
- III. [La Dévote](#)
- IV. [Du Mariage](#)
- V. [Le Couvent](#)
- VI. [Croquis de jeunes filles](#)
- VII. [L'Abbesse et la Sœur de charité](#)

# CHAPITRE PREMIER.

## Denise.

AU mois de juin 1823, un jeune homme riche, que nous nommerons si vous voulez Maurice, pour la commodité du récit, remontait la Gironde sur une chaloupe pontée qu'il avait prise aux bains de mer de Royan pour le ramener à Bordeaux. La rivière était mauvaise, et de violens coups de vent penchaient l'embarcation presque horizontalement sur les flots. Le pilote cargua la voile. Tout son équipage se composait d'un matelot, vieillard robuste que selon les habitudes arbitraires de son état il traitait avec la rudesse la plus grossière. Sur la mer, les hommes sont presque en dehors des lois ; chez eux c'est le droit du plus fort, comme chez nous le droit du plus riche. Dans le port de Bordeaux, un contremaître fait sur son navire châtier à coups de fouet le mousse désobéissant. Vingt pieds d'eau les séparent seulement de la terre où ce traitement inique donnerait lieu à une condamnation judiciaire, et sur la rive d'où vous entendez les rugissemens du malheureux qu'on lacère, votre

domestique a le droit de vous rendre les coups de canne que vous risqueriez sur ses épaules. Vous trouveriez peut-être moyen de l'envoyer en prison, pour peu que vous eussiez un certain *nom* ; mais vous n'en seriez pas moins ridicule : au lieu qu'à la vue d'un pauvre enfant, mis en lambeaux sous les garcettes, cinquante matelots fument leur pipe ou rient aux éclats.

Lazare, c'était le nom du vieux matelot de la chaloupe, supportait avec une patience imperturbable les torrens d'injures dont l'accablait son patron chaque fois que le vent, venant à tourner, contrariait ses manœuvres. Après avoir exhalé en imprécations sa colère et sa peur, celui-ci, dans un moment de rage, lança un crochet de fer à la tête du matelot ; il aurait eu le crâne brisé sans la promptitude calme avec laquelle il évita le coup. Mais le fer passa assez près de lui pour lui effleurer la joue, qui se couvrit aussitôt de sang. Révolté d'une semblable brutalité, le premier mouvement de Maurice fut de saisir le pilote à la gorge et de le repousser rudement dans la cale où il roula en vomissant un nouveau choix de blasphèmes.

Cependant le grand ennemi commun, le danger, ramena le maître, l'esclave et les passagers à la manœuvre. Au moment où Maurice, debout sur le pont, admirait en frémissant la beauté du ciel, sombre et terrible, la majesté des lames puissantes qui, plus fougueuses et plus resserrées que celles de la mer, s'ouvraient comme des vallées et se relevaient comme des montagnes, un coup de vent sec et brusque jeta la chaloupe sur le flanc. Elle se releva aussitôt ; le pilote, le matelot et deux passagers n'étaient que mouillés de la tête aux pieds. Mais Maurice avait disparu.

En vain il luttait contre la vague lourde et forte. Il eût péri sans le vieux Lazare. Abandonnant aussitôt la manœuvre, malgré les cris et les insultes du patron, il se jeta à la rivière, saisit Maurice d'un bras vigoureux et le ramena sur le pont. Cette fois, le pilote n'osa blâmer Lazare tout haut ; mais au fond de son cœur, il lui promit une rude correction pour l'intervention de Maurice dans leur précédente querelle.

Le vent s'apaisa enfin, et nos voyageurs arrivèrent à Pauillac, d'où le bateau à vapeur devait les ramener le lendemain à Bordeaux.

Le soir, pendant que Maurice soupait dans une chambre d'auberge, Lazare, qu'il avait fait demander, entra fort pâle, fort triste, mais ferme et calme ; car c'était un homme supérieur sous une écorce grossière. Il venait d'être battu, lui, avec ses cheveux blancs que le sang collait sur sa joue, et battu à cause de Maurice, dont il venait de sauver la vie...

Maurice fit mettre une assiette vis-à-vis de lui, et le força de partager son souper.

« Monsieur, dit le matelot après quelques momens d'entretien, je vous remercie ; je suis né sur la mer, et je ne peux pas la quitter. J'ai essayé plus d'une fois ; car n'ayant jamais pu amasser grand'chose, et forcé à la dépense par l'état d'infirmité de ma fille unique, j'ai eu bien des désagrémens dans cette vie... Mais la terre et moi, nous sommes brouillés à mort.

« — Chacun son goût et son état, répondit Maurice ; mais je ne veux plus que tu sois matelot sous les ordres d'un tigre ou d'un âne. Tu dois connaître la rivière mieux que ton patron ?

« — Je m'en pique, monsieur. Et c'est pourtant une mauvaise rivière ! voyez-vous, après le port de l'île de France et la rivière aux Galets, il n'y a rien de pire dans le monde que la rivière de Gascogne. Eh bien ! si j'étais pilote, je voudrais faire la route d'une heure plus courte que mon patron. Il ne veut pas me croire, il est enragé pour passer entre le banc de...

« — C'est bon, c'est bon, dit Maurice, tu seras pilote dès demain ; achète ou commande ta chaloupe, d'occasion ou dans le chantier ; qu'elle soit belle et bonne, solide et fine voilière, et à condition que tu me passeras de Pauillac à Royan, si jamais j'y retourne, je me charge de l'emplette. Est-ce arrangé ?...

« — Allons donc ! dit le vieillard, est-ce pour rire ?

« — Une chaloupe pour la vie : quel est le plus généreux ?

« — Ah ! mon Dieu ! dit Lazare, il me semble que je fais un rêve ; et ma fille, ma pauvre fille ! je pourrai peut-être la faire guérir ! du moins je la soignerai mieux, je pourrai la voir plus souvent !... »

Il embrassa Maurice avec une familiarité qui fut ce que le jeune homme avait inspiré de plus flatteur dans sa vie. Le même jour, il paya au pilote de Lazare le dédit de leurs engagements, et laissa son vieil ami dans le chantier, surveillant avec amour la coque de sa jeune chaloupe, courant du matin au soir les ateliers et les magasins pour en faire disposer les agrès. C'était l'homme le plus heureux et le plus riche de la terre sur quelques pieds de bois flottant.

Le lendemain, après avoir déjeûné avec un de ses amis, Maurice passa chez son homme d'affaires, y prit de l'argent, et se rendit rue des Vieux-Remparts, dans une maison d'assez

chétive apparence, sur le seuil de laquelle Lazare l'attendait avec impatience. Il lui remit la somme que le bonhomme lui avait demandée la veille pour payer la pension de sa pauvre fille dans une maison de charité où elle était soignée d'un mal qui semblait devoir être incurable. Le jeune homme allait se retirer ; mais Lazare s'obstina à vouloir le faire entrer ; et bien que Maurice fût peu curieux de voir la famille de son protégé, il le suivit dans une grande chambre sale et triste, qu'éclairait à peine une grande croisée, garnie de carreaux de papier huilé. C'était la demeure d'une parente de Lazare qui avait recueilli provisoirement Denise. Maurice y attendit quelques instans le vieux matelot, qui l'avait quitté pour aller chercher sa fille.

« Imaginez-vous, dit celui-ci en rentrant, que je ne peux pas venir à bout de la faire descendre. Elle est en train de s'amuser avec un petit joyau qu'elle a trouvé.

« — Eh bien ! laisse-la tranquille. Elle ne se soucie pas de me voir, c'est tout simple... » Je ne m'en soucie guère non plus, pensa-t-il, en songeant que la *créature infirme* dont on lui parlait pouvait bien être hideuse.

Mais Lazare insista.

« Je veux que vous regardiez ma pauvre enfant et que vous en ayez compassion.

« — Allons ! il y tient, pensa Maurice. Toutes les nourrices ont la manie de faire baiser leur enfant morveux. »

Lazare le tira par le bras, et poussant la porte d'un galetas rempli de bûches, il avança en appelant : « Nise ! où se sera-t-elle fourrée ? Denise ! Nisette ! où es-tu donc ? »

Et il se mit à chercher dans tous les coins. Il eut bientôt



découvert l'*enfant* derrière un tas de bois.

« La voilà ! dit-il doucement. Venez, monsieur, venez voir comme elle s'amuse tranquillement, la pauvre innocente. »

Le vieux matelot était debout devant une ouverture que présentait le rempart de bûches où sa fille était retranchée. « Comme c'est simple ; c'te jeunesse ! » disait-il, et il y avait dans son sourire une expression d'amour et de pitié, d'orgueil et de douleur. Il la contemplait silencieusement, joignait de temps en temps les mains avec attendrissement, puis faisait signe à Maurice de s'approcher.

Le jeune homme s'avancait avec répugnance. Par une délicatesse de retenue que tout le monde comprendra, il ne s'était point informé du *piteux cas* de Lazare. En ce moment, il lui vint à l'esprit qu'il allait voir une créature estropiée, repoussante, informe peut-être. Il était peintre, artiste passionné, il adorait le beau ; il avait pour les monstres une horreur insurmontable. Cependant il ne voulait pas déplaire au bonhomme, et cachant son trouble, il allongeait le cou pour regarder, tandis qu'une sueur froide parcourait tout son corps ; car déjà son imagination voyait toutes les horreurs qui avaient paru en dix ans à la foire de Bordeaux.

C'était une fille de seize ans environ, grande, svelte, fraîche comme une rose d'Éden, belle comme un rêve de poète ; ses longs cheveux noirs s'échappaient d'un petit bonnet de velours bleu, tout plat, qui laissait à découvert le plus blanc et le plus pur de tous les fronts. Il fallait peut-être attribuer à la ligne un peu droite de ses noirs et fins sourcils, à la transparence limpide et cristalline de ses grands yeux d'un bleu clair, à la régularité toute grecque des lignes de sa figure, je ne sais

quelle immobilité de physionomie, mélangée de douceur, d'indifférence, de calme profond, qu'on ne pouvait contempler sans mélancolie. Il semblait que cette jeune fille n'appartînt pas à la même sphère, n'eût point part à la vie des autres créatures. Son attitude était aussi étrange que le repos pétrifié de ses traits. Assise par terre avec l'abandon apathique d'un enfant de trois ans, elle n'avait pas cherché à être bien ou mal ; on eût dit qu'elle s'était laissée tomber à cette place et qu'elle y restait frappée de paralysie. Et pourtant il y avait de la vie, de la force, de la santé, dans ce coloris si vif et si frais ; de la chaleur dans ce jeune sein mal caché par un madras en désordre. Il y avait du mouvement dans ce laissé aller, de la grâce et de la réalité dans ces formes hardies, complètes. Sa robe de sergette brune, relevée jusqu'au genou, laissait à découvert une jambe dont la vigueur nerveuse et riche se dessinait sous un bas bleu à coins blancs.

Elle tenait un petit bouton de jais taillé, dans une de ses mains rondes et blanches, qui paraissaient ne s'être jamais exercées au travail. Elle le retournait lentement et semblait suivre le rayon mouvant sur ses facettes. À quoi songeait-elle ? on eût dit à son air absorbé qu'elle allait résoudre un problème mathématique.

Elle resta long-temps, long-temps ainsi. Le père souriait. Maurice, frappé d'admiration, respirait à peine. Enfin elle laissa tomber le joyau, ne songea point à le ramasser, et resta la main ouverte, l'œil fixe.

« Qu'a-t-elle ? demanda Maurice au vieillard ; est-elle sourde et muette ? »

Lazare secoua la tête et nomma Denise, qui leva les yeux

lentement et arrêta sur les deux personnes qui la contemplaient un regard sans surprise, sans intérêt, un regard qui n'exprimait rien et qui faisait peur.

« Dis donc bonjour, ma petite ! allons, dis bonjour à monsieur. »

Denise ne répondit rien.

« Aveugle ? dit le jeune homme.

« — Hélas ! non, répondit le matelot.

« — Paralytique, en ce cas ?

« — Non plus, monsieur ; » et une larme roula sur la joue hâlée du vieillard. « Après tout, ce qu'elle a, ajouta-t-il en passant la manche de sa veste sur son visage, ce qu'elle a, c'est peu de chose. Cela ne l'empêche pas d'être bonne et aimable pour son vieux père. Mais, ça l'empêche de gagner sa vie, la pauvre chère âme ! et quand son vieux père n'y sera plus, qui prendra soin d'elle ?

« — Moi, » répondit Maurice, en pressant avec effusion la main calleuse du matelot dans la sienne.

Celui-ci s'approcha alors de sa fille et l'engagea doucement à se lever. Comme elle semblait n'y faire aucune attention, il la souleva dans ses bras, et la jeune fille céda sans résistance, montra un peu d'étonnement de se voir sur ses pieds, et puis se mit à marcher dans la chambre, s'arrêtant quelquefois pour ramasser un chiffon, regarder une mouche, ou jouer avec une épingle.

« Dites bonjour à monsieur, Denise ! »

Denise regarda fixement Maurice, et dit : « Bonjour, ma

sœur. »

« — Ce n'est pas une religieuse, dit le matelot, c'est un beau jeune homme.

« — Un beau jeune homme, » répéta Denise, sans inflexion dans la voix.

« — C'est lui qui m'a donné de l'argent pour te ramener ici, » dit Lazare.

« — C'est lui, répéta Denise, en imitant le ton de son père, qui m'a donné de l'argent pour te ramener ici. Ainsi soit-il ! » Et elle fit le signe de la croix en regardant son père d'un air de satisfaction caressante.

« Ces dévotes m'avaient dit que c'était la religion qui lui manquait ; elles assuraient qu'on la guérirait en lui faisant apprendre ses prières. Mais la pauvre âme n'a rien compris à leurs patenôtres, et on me l'a rendue pire qu'auparavant.

« — Quel est donc son mal ? dit Maurice ; est-elle folle ? »

Le matelot soupira, fit un effort, et dit :

« Idiote ! »

Ce mot tomba comme un morceau de glace sur l'imagination de Maurice. La folie a plus d'un côté poétique, mais l'imbécillité !

« Je vais l'emmener sur ma chaloupe, dit Lazare ; elle y demeurera. Je lui ai fait arranger dans la cale un coin pour elle seule. Les voyages lui feront du bien, qui sait ! l'air de la mer peut la guérir ! celui de terre est si bête ! elle se mourait d'ennui ici ; la mer l'amusera, et puis, s'il vient un mauvais coup de vent, bonsoir ! La pauvre Denise et son père fileront

leurs nœuds ensemble pour l'éternité. Vaut mieux mourir à force de boire que mourir de faim. C'est plus tôt fait.

Maurice revit Lazare le lendemain sur sa chaloupe. Elle était neuve et coquette, peinte en brun-acajou et luisante comme une glace. La voile était rouge, la cale propre et presque élégante ; Denise en avait une à part, saine et close ; et sur la proue on lisait en grosses lettres *l'Horace*.

C'était un des noms du jeune homme dont nous racontons l'histoire, et Lazare considérait comme une surprise agréable pour lui la cérémonie du baptême de son embarcation. Il avait invité ses amis, et un panier de vin fut vidé en l'honneur du parrain. On appelait cela arroser la patente.

Quelques jours après, en se promenant sur la délicieuse côte de Lormont, Horace vit passer à ses pieds Lazare et sa fortune. Le soleil embrasait le couchant et les flots de ses feux vermeils ; la voile écarlate de *l'Horace* étincelait d'un double fard, et s'enflait avec grâce sous une bonne brise. Un joli canot vert-pomme, remorqué par la chaloupe, complétait son équipement improvisé. Lazare avait pris pour pilote Pérès, son meilleur ami. En passant ils reconnurent le *parrain*, et agitèrent leurs chapeaux cirés, dont le soleil faisait des miroirs ardents. Maurice répondit à ce salut affectueux avec son foulard. Denise seule n'eut pour lui ni regard ni sourire. Elle était debout sur la proue et suivait d'un œil stupide et charmé le remous écumeux qui soulevait la poitrine du bâtiment. Avec sa grande taille, son coloris brillant, son attitude ferme et calme, un pied sur la joue de la chaloupe, et les bras croisés sur son sein, elle était belle et mâle comme une divinité sauvage : c'était une nymphe des écueils de l'Océan travestie en fille de marinier.

« Est-il possible que ce beau corps existe vide de cœur et d'esprit ? pensa Maurice en la suivant des yeux aussi loin que sa vue put la distinguer. Cette créature inepte ne peut-elle avoir des sensations qui lui soient propres, un genre de bonheur compris d'elle seule ? Étrangère aux maux de la vie, faut-il lui regretter les passions qui flétrissent, les plaisirs qui dévorent ? Elle végétera, pure et belle comme une fleur, sur les récifs. Pourquoi, de même que la plante qui se dilate au soleil, s'épanouit dans le vent, et s'abreuve des sels de la mer, ne vivrait-elle pas au sein des élémens, riche d'impressions et de jouissances, muette pour les faire partager, mais capable de les ressentir ? »

En ce moment, il vit Denise se baisser sur le pont, et obéir à une impulsion si classique, si triviale, que toute sa poésie croula de fond en comble.

Maurice avait encore deux mois à passer à Bordeaux où il possédait une jolie maison et s'occupait de quelques intérêts commerciaux en litige dans son héritage. Toutes les fois que le pilote Lazare revenait dans le port de Bordeaux, il ne manquait pas à venir embrasser son jeune ami. C'était un de ces hommes supérieurs à l'éducation, et que le luxe de nos vaines connaissances servirait seulement à déformer ou à gâter. Maurice allait aussi le voir dans le port ; il y trouvait Denise, toujours robuste, toujours inutile, passant sa vie à baigner, dans la rivière, ses pieds dont la blancheur et la beauté eussent mérité de servir de modèle à un peintre. Maurice l'était, mais il ne pouvait se livrer au plaisir d'admirer Denise, sans être saisi de tristesse et de compassion en comparant la richesse de son corps à la pauvreté de son esprit.

Un soir Pérès entra chez Maurice, comme il mettait une cravate blanche pour aller au bal ; la figure du matelot était décomposée. « Lazare se meurt, dit-il d'une voix étouffée ; il veut vous voir. »

Maurice courut au port. Lazare, frappé d'une attaque d'apoplexie séreuse, était à l'agonie depuis une heure. Il avait retrouvé la parole un instant pour demander à voir Maurice ; mais il l'avait reperdue bientôt, et lorsque son jeune ami le pressa dans ses bras avec douleur, il ne put que lui montrer Denise qui jouait tranquillement sur le pied de son lit de mort. Le dernier regard du pilote exprimait tant d'amour pour cette malheureuse enfant, tant de sollicitude pour son avenir, que Maurice comprit les craintes qui l'agitaient. « Je te le jure ! » s'écria-t-il, en couvrant de larmes le front livide et glacé du moribond... Lazare essaya de remercier, sa langue était morte, son œil s'éteignait, sa main se raidit. Une teinte de blancheur imperceptible passa lentement sur son visage décoloré. Il n'était plus.

Maurice, accablé de douleur, régla avec le triste Pérès la cérémonie des obsèques, et emmena Denise qu'il recommanda aux soins de sa nourrice et de son vieux domestique, bons et charitables serviteurs qui méritaient toute sa confiance.

Le lendemain une banderole noire flotta sur *l'Horace*, et Maurice constitua la valeur de cette chaloupe chez un homme de loi, afin d'être libre de faire présent de l'embarcation à Pérès, sans frustrer Denise de son héritage.

Denise vécut dans la maison de Maurice comme un animal domestique ; les gens l'aimaient, car elle était toujours douce et jamais importune. On pouvait l'oublier des jours entiers

dans un coin. Elle n'en sortait que pour demander à manger ou pour détacher du cou de la nourrice sa croix d'or, dont elle se parait avec une coquetterie naïve et stupide. Lorsque Maurice passait auprès d'elle, il souriait tristement de la voir s'imaginer qu'elle avait besoin de ce bijou pour être belle, et se pavaner avec une vanité toute féminine et une ignorance toute candide de ses charmes.

Dans les premiers jours, elle avait paru triste et inquiète. Elle cherchait sans cesse quelqu'un ou quelque chose ; c'était l'inquiétude du chien qui a perdu son maître ; mais cherchait-elle son père ou sa chaloupe ? Il était impossible de le savoir. Elle parlait peu et jamais en rapport avec les questions qu'on lui adressait. Elle prenait les questions pour des ordres, et les répétait servilement ; car le seul caractère qu'elle montrât, c'était une disposition à la crainte et quelquefois à la calinerie.

Maurice semblait lui inspirer une sorte de préférence instinctive, soit qu'elle eût mémoire de l'avoir connu avant les autres, soit que le voyant moins souvent, il se montrât plus empressé, lorsqu'il la trouvait sur son chemin, de l'amuser de quelque jouet ou de quelque friandise ; il était le seul qu'elle ne craignît point, et de son côté il l'aimait comme on aime l'enfant de son portier.

Cependant les affaires qui le retenaient à Bordeaux étaient sur le point de se terminer ; il songea à fixer l'existence de la pauvre idiote. Il avait à Bordeaux une tante religieuse du Sacré-Cœur, une excellente et simple créature, qui aimerait Denise avec cette tendresse maternelle inhérente au cœur de la femme, et que toute nonne déverse sur son chat et sur ses serins. Il lui proposa sa protégée ; elle accepta avec joie. La pension fut



réglée une fois pour toutes, et il fut décidé que sous peu de jours Denise entrerait au couvent. Maurice se rappelait bien la répugnance de Lazare pour les dévotes et les religieuses ; mais il ne la partageait pas, bien qu'il fût aussi peu *croyant* que son siècle. Il avait passé sa vie dans une famille extrêmement pieuse, et respectait par habitude et par amitié des préjugés qui ne l'avaient jamais froissé. En outre, il avait pu se convaincre de l'absence totale de raisonnement qui mettait Denise à couvert des impressions qu'on voudrait lui donner.

Maurice était à cette époque éperdument amoureux d'une marquise parfaitement belle, parfaitement spirituelle, parfaitement coquette. Au moment de perdre l'amant qu'elle commençait à encourager, elle lui prouva tout d'un coup par une indifférence grossièrement franche qu'elle était femme à se guérir, quand elle voulait, d'un amour fâcheux ou inutile. Un bel officier de la garde, dont le semestre ne faisait que commencer, fut le préservatif qu'elle opposa d'avance aux chagrins de la séparation et aux ennuis de l'absence. Maurice voulut se donner le plaisir, au dernier bal où il la vit, de payer sa lâcheté par une indifférence insultante ; mais elle ne s'en aperçut pas. Il rentra, navré, passa le reste de la nuit dans une cruelle insomnie, et s'éveilla au matin, torturé par des rêves bizarres et pénibles, plus fatigué que la veille, guéri de son amour, mais non du chagrin amer que laisse une illusion déçue.

Son délassement favori était la peinture. Assez artiste pour donner le nom de passion à cette occupation chérie, il était riche et n'osait parler comme un peintre. Il prit ses pinceaux et voulut travailler. Mais la toile qui couvrait son chevalet était un portrait de la marquise, commencé sous l'empire de

l'illusion, sous les inspirations du bonheur. Il allait la mettre en pièces, lorsque G..., son ancien maître et son ami constant, entra chez lui. Il arrêta son bras, et le consola par les plus jolies et les plus cruelles plaisanteries du monde.

Puis examinant le portrait : « Mais, dit-il, il est bien ce masque-là. Je garderais ces cheveux qui sont d'un excellent ton ; le coloris du visage ne me déplaît pas. Quant au buste, mon bon ami, vous l'avez traité en amant, c'est-à-dire en flatteur. Si vous aviez à recommencer, vous seriez plus sincère. Madame De... a les épaules plus larges et des formes plus riches qu'aucune femme qui existe peut-être ; mais il n'y a que dans la Grèce antique des poitrines comme celle-ci. C'est beau, mais c'est idéal, et cela ne vaut rien. C'est là le défaut de tous les bourgeois. Ils font de la peinture en poètes ; c'est léché, c'est adorable, mais c'est faux. »

Maurice n'osait prendre le titre d'artiste, mais il ne pouvait souffrir qu'on le traitât d'amateur. Il se disputa et finit par quereller G..., qui soutint son dire avec obstination.

« Je dis, répéta-t-il vingt fois, que cette poitrine est superbe, d'autant plus qu'elle est impossible. »

Au milieu de la discussion, Denise entra.

« Regardez-moi cette fille, s'écria Maurice, enchanté de trouver sous sa main une preuve convaincante de son système ; croyez-vous que ces épaules soient taillées sur de moindres proportions que celles de mon portrait ?

« — Ah ! si vous l'avez fait poser, parbleu ! tout est dit ; j'ai raison de critiquer ; ce sont de belles épaules, mais ce ne sont pas celles de la marquise De...

« — Critique de mauvaise foi ! vous changez la question en vous voyant battu.

« — Et si les proportions que vous me montrez sont en dehors de toutes les proportions raisonnables ? Je vous demande pardon, mademoiselle ; je me plains de votre beauté qui surpasse mon imagination...

« — Vous lui faites des complimens en pure perte. Elle ne vous comprend pas plus que mon chapeau.

« — Ah ! serait-ce votre idiote ? c'est une histoire qui fait plus d'honneur à votre cœur que le portrait de madame De... n'en fait à votre talent.

« — Entêté ! je vous vends tout l'héroïsme de ma vie pour un mot de justice et de vérité. Regardez cette fille, et dites-moi si c'est un monstre de beauté.

« — Elle est magnifique ! dit le peintre en tournant autour d'elle, comme un maquignon autour d'un cheval. C'est ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie.

« — Et moi aussi, répondit Maurice. Quel dommage que ce soit une statue !...

« — ... Et que Girodet ne l'ait pas vue avant de faire sa Galatée. Voilà ce qui convenait, une nature de chair et de marbre ! mais un peintre ne trouve pas une fois dans sa vie un modèle comme celui-là... »

Et il se mit à défaire le fichu de l'idiote, du sang-froid avec lequel il eût déshabillé un mannequin. Maurice, qui ne s'était jamais permis cet acte de possession sur la pauvre Denise, eut une vive répugnance à voir porter une main profane sur la fille de Lazare. Mais une fausse honte le retint, et craignant d'être

de nouveau traité de bourgeois par le peintre, il laissa mettre à découvert les épaules et la gorge de l'idiote. La pauvre fille avait autour du cou un collier de perles bigarrées, que Maurice lui avait acheté la veille. Elle ne comprit pas qu'on pût regarder autre chose en elle ; elle y porta la main en disant avec un air de satisfaction enfantine : « Mon beau collier ! »

G... se retira et Denise resta dans un coin, oubliée : Maurice ne pensait plus à elle. Elle avait trouvé sur la commode une montre qu'elle avait collée à son oreille, et dont elle écoutait le mouvement avec une avide satisfaction.

Lorsque Maurice se rapprocha du portrait, et l'examina attentivement, il sentit toute sa passion se rallumer. Il tomba dans son fauteuil et ne put retenir des sanglots amers. Il avait caché son visage dans ses mains. Une main douce les écarta, c'était celle de l'idiote.

« Ne pleure pas, Denise, dit-elle (car elle avait l'habitude de donner son nom à tout le monde), ne pleure pas, je vas te faire voir mon beau collier. » En même temps elle ôta son fichu, comme elle l'avait vu ôter le matin, et se montra de nouveau nue, belle et imbécile.

« Pauvre créature ! dit Maurice en la regardant... Si je ne te mettais pas dans un couvent, tu serais bientôt perdue ! » Et sans s'en apercevoir, il se demanda, en examinant la belle organisation de cet être infortuné, jusqu'à quel point on pouvait oublier l'absence de l'être intellectuel. Lorsqu'il se surprit dans cette pensée, il en eut horreur et la repoussa sans effort.

On l'attendait à dîner chez un de ses amis. Tous s'étaient rassemblés pour lui faire *adieu*, comme on dit dans le pays.

Quelques-uns des plus intimes l'avaient vu au bal la veille et craignaient que la trahison de la marquise ne le rendît insupportable ; mais il ne pensa pas plus à elle qu'à Denise. De propos en propos, on s'excita, on ne parla que de peintures, des femmes de Rubens, des femmes de Vandick, de la maîtresse de Titien, de la femme de l'Albane ; mais de femmes vivantes, bordelaises, contemporaines, il n'en fut pas plus question que si l'espèce eût été supprimée.

Maurice rentra chez lui d'assez bonne heure. Il avait bu beaucoup, et pris du café outre mesure. Il avait les nerfs très-agacés ; mais il était si loin de l'ivresse, que jamais ses facultés n'avaient été plus nettes et plus vigoureuses.

Nous sommes tellement machines, qu'il nous faut presque toujours des moyens excitans, des causes extérieures pour nous faire jouir de toutes nos capacités à la fois. Tantôt le travail use le corps et enflamme le cerveau ; tantôt la santé tue le cerveau et engraisse le corps. Rarement nous nous trouvons dans cet état de ressort parfait où toutes nos forces matérielles et intellectuelles jouissent de leur entier développement ; mais dans ce moment-là, nous sommes si au-dessus de nous-mêmes que, ne nous reconnaissant plus, nous ne savons plus nous conduire, tant nos *dadas* prennent le mors aux dents ! et nous sommes si ravis de les voir galoper, qu'ils nous emportent où ils veulent, dans le ciel ou dans un borbier. Certaines nuits de débauche ou de macération, de travail austère ou d'amusement effréné, ont donné des lueurs d'enthousiasme au plus stupide, des instans de délire au plus blasé. Certains héros n'ont été héros dans de certains instans que parce qu'en ces instans l'occasion ne les a pas faits scélérats. Nous sommes rarement

prêts à marcher de pair avec notre destinée ; mais elle est toujours sur nous pour s'en moquer, et nous dire comme à des enfans : *À qui tient-il ?*

Maurice se jeta dans son fauteuil et rêva pendant un moment qu'il était Titien. Il fit dans son cerveau une tête belle comme celle du jeune homme habillé de noir qui se trouve dans la grande salle du Musée, et qu'aucune femme bien mise n'a jamais remarquée, parce qu'il est coiffé comme un abbé, et que sa fraise est ridicule. Si la bougie eût été allumée, Maurice jetait sur la toile un chef-d'œuvre plus sublime peut-être... Mais il faisait complètement nuit dans sa chambre ; alors il pensa à Shakspeare, et refit Othello. Il allait faire une république, lorsqu'il sentit quelqu'un sur le dos de son fauteuil, et sauta sur une dague suspendue à la muraille... mais il ne put la saisir, et tandis qu'il tâtonnait, le voleur se mit à pleurer.

« Est-ce toi, Denise ? dit-il.

« — Denise n'a pas mangé ! Denise, donne-moi à manger ! répondit l'idiote.

« — Comment diable ! est-ce que j'aurais laissé sous clef cette malheureuse fille toute la journée ! mais que font donc mes gens ? »

Alors, il se rappela que sa nourrice était partie la veille pour aller voir sa sœur à Langon, et qu'il avait envoyé David à Cubzac, pour voir un cheval. Il avait promis de veiller sur l'idiote durant leur absence, et il l'avait oubliée ! « Je ne saurai jamais soigner des enfans, dit-il, je les oublierais comme des dîners de la veille, je les perdrais comme des parapluies. Et moi qui voulais me marier ! » Il sortit, alluma une bougie,

ouvrit toutes les armoires, et réussit à trouver un reste de volaille froide, quelques fruits et du pain.

Lorsque Denise eut fini son repas, Maurice voulut la conduire à sa chambre ; mais la cuisinière qui avait l'habitude de la mettre au lit n'était pas là, et comme les enfans qui ne veulent être servis que par leur bonne, Denise s'obstina à rester où elle était. Par prières ou par menaces, Maurice n'en put venir à bout. « Dors donc où tu pourras, » dit-il avec humeur ; et se remettant dans son fauteuil, il prit un livre ; mais il avait trop d'esprit ce soir-là pour lire deux lignes d'autrui.

Denise prit un coussin, s'assit dessus aux pieds de Maurice, et appuya sa tête sur un de ses genoux.

C'est ainsi qu'elle s'endormait tous les soirs sur les genoux de Mariette. Maurice voulut en vain s'en débarrasser. Il n'est pas si facile de se délivrer d'une fille, quand elle a seize ans, que lorsqu'elle en a trois. Il s'en aperçut, finit par la laisser faire, et plaçant son livre au-dessus de sa tête continua de lire. Mais elle fit un mouvement, et le livre tomba. Maurice regarda la belle tête de vierge qui reposait sur son genou. Les tresses de longs cheveux noirs que la nourrice se plaisait à lisser tous les matins avec un soin extrême et à terminer par des nœuds de rubans, à la manière des Avignonaises, étaient étalées sur le bras du fauteuil. Maurice les prit, et les toucha d'abord avec distraction ; mais à force de passer ses doigts sur leur tissu soyeux, d'en sentir le poids riche et magnifique, il les admira, il les approcha de son visage ; elles sentaient bon, et il les baisa. Puis, il se pencha pour regarder si elle dormait. Ses yeux ouverts attendaient le sommeil ; sa figure avait un calme enchanteur. « Quelle adorable création ! se disait-il ; que la

nature est vaniteuse dans ses erreurs ! quel front, quelle bouche, quelles paupières ! quelle blancheur de cygne ! Fille ravissante sans une sensation de pudeur, sans une idée de son sexe !... Pauvre fille !...

« Mais pourquoi ? si tu savais comme nous sommes malheureux, nous autres, avec nos passions et notre mémoire, ce serait à toi de nous plaindre. Qui nous a dit que tu ne pensais pas ? peut-être, étrangère à nos fausses combinaisons, comprends-tu les mystères de la vie surnaturelle. En Écosse, tu passerais pour avoir le don de seconde vue. En Suisse, les crétins sont le bonheur et la gloire des familles ; que sais-je, moi ? Je suis prêt à croire qu'en ce moment tu converses avec le ciel ; tu vois peut-être ton père qui te sourit et les anges qui chantent pour te bercer. »

Dans ce moment, Maurice se baissa et imprima sur le front de la jeune fille un baiser qu'elle chercha à lui rendre, le visage rayonnant de joie.

« Ah ! tu dois avoir une âme, une âme angélique que le commerce des hommes n'a pas souillée ! Pauvre ange chassé des cieux, accomplis ta destinée ; et quand tu retourneras là haut, souviens-toi de moi. »

Il parlait tout haut, cette fois ; et ne s'entendait pas, tant il était préoccupé : Denise, en l'entendant déclamer, sourit d'étonnement. Il crut qu'elle le comprenait, qu'elle lui répondait... Mais quand il sentit sous ses lèvres brûlantes ces lèvres, fraîches comme les pétales d'une rose, frémir et brûler aussi ; quand sur ce visage inanimé il vit la rougeur éclore, et la vie se répandre, — du moins il le crut, il le croit presque encore, — il sentit qu'il devenait fou ; il se leva avec effort, et



la repoussa avec terreur ; mais elle se cramponna après lui ; elle était d'une vigueur peu commune, et ses bras passés autour de ses genoux le retinrent immobile et le forcèrent à se rasseoir. Voulait-elle dormir encore ? ou la nature s'éveillait-elle d'un long sommeil pour affronter un danger qu'elle ignorait ?

Maurice aurait résisté à l'enthousiasme ; il ne résista pas à la peur. Alors l'idiote trouva l'instinct de la femme : elle se défendit, et elle fut perdue... car ce n'était plus une idiote prête à subir la brutalité d'un vicieux ; c'était une jeune fille dont la pudeur se révoltait, pour que rien ne manquât au crime du forcené !

Les lois humaines ont tant d'influence sur nos principes, que le premier sentiment de Maurice, il faut l'avouer à sa honte, fut, non pas l'horreur de son crime, mais la crainte du châtement. Il n'avait au milieu de son trouble qu'une idée fixe : cacher sa honte, en assurer l'impunité.

Tout se réduisait pour lui à cette pensée qu'il reproduisait sous toutes ses faces ; il passa le reste de la nuit à s'en pénétrer et à la réaliser.

Lorsque la nourrice rentra, elle trouva Denise couchée sur son lit et endormie profondément. Tout était calme dans la maison ; Maurice était calme dans sa chambre, il avait un visage calme quand la nourrice l'aborda. « Mon Dieu ! lui dit-elle, vous ne savez pas ce qui est arrivé à cette pauvre Denise ! » Maurice frémit de la tête aux pieds, mais son extérieur n'en témoigna rien. « Figurez-vous, monsieur, qu'elle a dormi sur son lit sans se déshabiller ; comment cela se fait-il ? Est-ce que Mathias n'est pas rentré hier soir ?

« — Il n'est pas revenu de Cubzac.

« — Ah ! mon Dieu ! je lui avais recommandé d'aller chercher une voisine pour coucher ma pauvre enfant, et comme cela personne n'y aura pensé ?

« — Je l'ai menée dans sa chambre, je ne pouvais pas deviner qu'elle n'aurait pas l'esprit de se déshabiller.

« — Après tout, dit la nourrice, il n'y a pas de mal, elle n'en dort que mieux. Monsieur veut-il déjeuner ?

« — Non, Mariette, je pars pour la campagne.

« — J'ai cru que monsieur ne partait qu'après-demain.

« — J'ai besoin à la Réole ce soir. Vous, Mariette, dès que Denise sera éveillée, faites son paquet et conduisez-la au Sacré-Cœur. C'est aujourd'hui qu'elle doit y rentrer ; recommandez-la de nouveau aux soins de ma tante, et dites qu'on n'épargne rien pour rendre sa pauvre existence aussi heureuse que possible. Qu'il n'y ait rien de trop cher pour sa santé ; c'est la fille de Lazare qui m'a sauvé la vie. »

Il prononça ce discours édifiant avec le sang-froid d'un scélérat. Puis il fit ses préparatifs avec la plus grande présence d'esprit. Une heure après il roulait en chaise de poste vers Paris.

Lorsque Mariette lui écrivit qu'elle avait laissé Denise au Sacré-Cœur, et quitté Bordeaux le lendemain, il eut un moment de joie frénétique, en s'écriant : « Je suis sauvé aux yeux des hommes ! » mais en retombant sur lui-même, il sentit qu'à ses propres yeux, il était à jamais perdu.

Depuis ce jour, Maurice est misérable. Il a tout fait, tout

tenté, pour se raccommo-der avec son cœur. Il ne le pourra peut-être jamais. Sa vie est une course forcée, où il ne jouit de rien, impatient qu'il est d'enterrer chaque jour et d'arriver au lendemain. Pour lui, le présent, l'avenir, ne sont bons qu'à combler l'abîme du passé. Tout l'ennuie, l'irrite, ou le froisse. Ne croyez pas qu'il soit poursuivi par l'image de Denise. Non ; l'idiote ne pourra jamais être considérée comme une victime. Ses torts envers cette espèce de femme n'ont pu être les mêmes qu'envers une femme véritable ; il se rappelle bien d'ailleurs qu'au milieu de son délire il retrouva tout d'un coup le sang-froid nécessaire au repos de son avenir. Le meurtrier qui sait que, faute d'un instant de force supérieure, toute sa vie sera compromise, emploie à couper la gorge de son semblable autant d'adresse et de réflexion, sa main est aussi légère, aussi dextre, que s'il s'agissait de découper un poulet sans faire sauter la graisse sur l'habit de son voisin. Maurice avait été maître de lui ; en commettant le crime d'une bête, il avait été supérieur à l'homme. Il s'en méprisait davantage.

Et puis l'idiote ne s'en souviendrait jamais ! elle ne le dirait pas, elle ne le savait pas. Elle s'était endormie au milieu de ses larmes. Elle n'avait pas compris l'offense, elle l'avait oubliée aussitôt qu'elle s'en était irritée. Elle ne trouverait d'ailleurs jamais un mot pour la révéler. Nul ne saurait la profanation, et nul ne se soucierait de la savoir ; car il n'y avait que lui, que lui au monde qui pût faire d'une idiote une femme, violer un enfant, polluer le marbre qui représentait l'innocence. C'est lui qui souffre de son crime, qui en porte la peine, qui en pâtit de honte ! Ce n'est pas Denise : pour elle, le crime sera comme s'il n'eût jamais été. Mais un homme dans toute sa force, dans

toute sa raison, un homme qui se croyait vertueux, et qui maintenant n'est pas sûr d'avoir, à la place de Contrafatto, résisté à d'immondes tentations !

Et puis, la plus horrible de ses tortures, c'est la voix éteinte de Lazare, qui l'endort chaque soir de ce triste refrain :

« Qu'as-tu fait de ma fille ? »

---

## CHAPITRE II.

### Moralité.

DEPUIS long-temps Laorens ne lisait plus ; les feuilles du manuscrit étaient éparses auprès de lui, et il rêvait à ce récit, dont le secret avait eu sur la vie d'Horace une influence inexplicable. Après avoir marché quelques instans sur le sable de la rive, pour établir son jugement comme il avait promis de le faire, il s'achemina vers la tour du comte de D..., et trouva, à quelques pas du gîte, son ami qui l'attendait avec impatience. Horace, en le voyant venir, trouva que Laorens avait lu bien vite.

« Eh bien ! lui dit Horace avec anxiété.

« — Eh bien ! tu es un être singulier au premier abord, répondit Laorens en riant. Tu parais insaisissable, la première fois qu'on découvre ta tristesse au fond d'une écume de folie et de gaîté extraordinaire. Mais maintenant je crois lire en toi, et posséder le secret de ton âme, comme je possède celui de ta

conduite.

« Tu fus vertueux, vertueux par principes, et ta jeunesse pouvait faire honte à la mienne. Autant ma vie était déjà dissipée, quand nous nous trouvâmes à Paris, autant la tienne était froide et retirée. Dans ce temps-là, je ne cherchais point à nier ta supériorité ; je la sentais, mais je n'en étais pas ébloui. Souviens-toi que je te disais d'être en garde contre ta vertu. Ma croyance était qu'on ne s'élève pas impunément au-dessus de ses semblables, et qu'on finit par payer par quelques travers du cœur la tension de l'esprit vers un ordre d'idées trop recherchées. Permits-moi d'être très-franc, et rappelle-toi que tu m'as imposé le devoir de te juger.

L'écueil des hommes à théorie, c'est l'orgueil ; mon ami, ce fut le tien. J'ai souvent cherché la cause de nos dissidences querelleuses, la voici. Tu ne me trouvais pas digne de toi, et tu voulais malgré moi me rendre tel. Peu à peu la vanité enfla ton cœur. Enseveli dans la retraite, tu avais été ignoré ou méconnu toute ta vie. Tu en ressentais quelque aigreur contre la société. Dès que tu fus placé en vue par ta richesse, tu te livras avec volupté aux occasions d'être admiré comme tu le méritais. Mais à mesure que ta réputation croissait, à mesure que tes belles qualités, long-temps enfouies, prenaient leur développement, ta vanité grossit à ton insu et tu devins encore plus cher à toi-même qu'aux autres... conviens-en ?

« Alors vint ton crime. Le hasard le fit, le hasard est un monstre ! Mais moi, homme vulgaire, je ne puis te haïr pour un forfait que j'aurais commis à ta place, et peut-être sans remords ; je suis artiste et libertin, j'ai des passions ardentes et ne raisonne pas : j'obéis à mes penchans. Ils produisent des

fautes triviales, mais ils n'égarent pas mon jugement : lui, il est vierge, il n'a jamais servi ; quand j'en aurai besoin, je suis sûr de le trouver sain et intact.

« Pour toi, moraliste estimable, tu ne te vis pas plus tôt redevenu mortel fragile, que tu t'indignas contre toi-même, et la colère te rendit fou. Ton remords, c'est de l'amour-propre blessé. Et puis trop raide et trop orgueilleux pour pleurer, ne voulant point consentir à t'humilier par un repentir franc et sincère, tu cherchas à t'étourdir par tous les moyens possibles. Surpris de ce brusque changement, mais trop frivole pour en pénétrer la cause, je ne songeai d'abord qu'à m'en réjouir et à en profiter. Je riais comme un fou de ta soudaine perversité, j'y aidais de tout mon pouvoir, je te donnais hardiment l'exemple. Mais j'étais moins coupable que toi ; car j'étais scélérat par habitude et par besoin, toi par réflexion et par système. Ensuite j'ai été frappé de l'âcreté de tes joies et de la tristesse de ta gaîté. Je te l'ai dit ; mais nous n'avons jamais pu nous entendre : tu avais trop de fierté, moi pas assez d'empressement.

« Il paraît que la conscience est un ennemi mortel, un vengeur qui ne se lasse pas, un pédagogue qui férule jour et nuit, car tu ne pus jamais l'apaiser. Elle te poursuit au milieu des plaisirs, au sein de l'ivresse, dont tu recherchais les capiteuses émotions pour fouetter ton sang douloureux. Elle te châtia cruellement, et la conscience, vois-tu, c'est moitié vertu, moitié orgueil ; moitié raison, moitié sottise.

« Puis, tu ne te sentis pas plus tôt malheureux que tu craignis de le paraître. Car avouer ton mal, toi, sublime philosophe, modèle de sérénité, c'était confesser ta chute, et tu aimais

mieux devant nous devenir mauvais sujet par calcul que de l'avoir été par surprise. Les efforts que tu fis pour conserver ta réputation te la firent perdre ; car pour cacher une faute, tu en commis cent autres. Tous les vices que tu n'avais pas, tu parvins à les acquérir ; de la gaîté forcée, tu passas à la folie, à l'intempérance, au libertinage, et nous changeâmes de rôle : je fus *le moraliste, le sage* Laorens, et toi, *le débauché, l'immoral* Horace. C'était pure plaisanterie, mais encore y avait-il entre nous la différence d'un fou stupide à un fou furieux.

Enfin, tu essayas de t'absoudre en faussant ton jugement si âpre, en égarant ta conscience si prude ; tu épousas le vice, afin d'en faire l'apologie et d'éteindre les remords par la satiété. Tu glissas bien vite sur cette pente fatale ; car tu y débutais avec des passions toutes neuves, toutes brûlantes, qu'à force de les comprimer tu possédais à ton insu ; et tu es arrivé au point d'être criminel pour avoir été homme de bien, tandis que j'arriverai un jour peut-être à être homme de bien, par ennui du métier que je fais maintenant en sens contraire. Amen ! Trouves-tu que je prêche bien ? »

Horace ne répondit point. À la tristesse profonde qui envahissait toutes ses pensées, il comprit que Laorens l'avait bien jugé. Car en ce moment l'amour-propre était en souffrance, et il le sentait. Il eût voulu se disculper, c'était impossible ; ressaisir sa supériorité sur Laorens, c'en était fait pour jamais. Il avait eu alternativement sur lui celle de la sagesse et celle de la folie. Maintenant le masque était tombé, il n'aurait plus le droit de dire : *Fais comme moi !* Car il se sentait tout petit devant le bon sens d'un homme sans mœurs. Tour à tour Caton et Méphistophélès, il n'était plus maintenant



qu'un fanfaron de vertu, un bravache de perversité, moins encore : c'était un enfant que son précepteur venait de tancer, et qui boudait, les larmes aux yeux.

Mais après quelques instans de silence, il leva ses regards avec effort sur cet homme, qu'il craignait depuis un instant, et il trouva sur sa figure tant d'aménité, de prévenance et d'affection, qu'il se jeta dans ses bras avec le même abandon, le même transport que la veille.

« Je veux réparer ma faute, dit-il ; enseigne-moi le moyen.

« — Oh ! c'est facile, dit Laorens en l'embrassant. Jette tes faux habits, et redeviens toi-même. Ne sois plus un mauvais sujet, puisque tu n'as plus le courage de l'être avec sécurité ; seulement, en reprenant l'état d'homme de bien, garde la tolérance que tes fautes ont dû te donner. Laisse-moi persévérer dans la mauvaise voie, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'en tirer. Je te pardonnerai ta vertu, si tu veux me passer mes crimes. Soyons ce que nous étions jadis l'un et l'autre, sauf l'indulgence dont l'essai de ta fragilité t'aura doté. Retourne à tes occupations, à tes devoirs, gère tes biens, sois maire de ton village, marguillier de ta paroisse, marie-toi, tâche d'être le père de tes enfans, explique-leur Cornélius Népos ; moi, je leur montrerai à faire des yeux et des oreilles, quand j'aurai le moyen de prendre des vacances. Recommande à ta noble épouse d'avoir de jolies soubrettes ; c'est une précaution excellente pour conserver sa vertu, et je te promets, à cette condition, de respecter religieusement la châtelaine. Voilà la vie qui te convient ; laisse aux pauvres diables comme moi les tripots, les ateliers, les tavernes et les coulisses. *Pardonne-toi*, tout sera réparé.

« — Je tâcherai, » dit Horace.

Ils se mirent en route pour Mortemont quelques jours après.

---

## CHAPITRE III.

### La Dévote.

« AH ça ! dit Laorens à son ami, au moment où du fond d'une mauvaise patache, seul véhicule qu'ils eussent trouvé dans le pays, ils aperçurent les tourelles grises du noble castel de Mortemont, parlons de Rose : désormais nous le pouvons sans aigreur. Je n'ai pas le droit d'être susceptible, après la confiance que tu m'as témoignée. Je t'ai dit que j'avais osé me présenter chez ta sœur, parce que j'avais besoin de te voir, de me réconcilier avec toi ; mais je ne t'ai pas dit qu'une plus grande preuve de mon amitié, c'est d'en être parti le lendemain matin.

« — Cela veut dire que tu es encore amoureux de cette petite ?

« — Si je croyais trouver en toi un rival, je n'y songerais plus ; mais la manière dont elle m'a parlé de toi, le peu d'impression qu'elle me paraît avoir fait sur ton cœur...

« — Qui te l'a dit ?

« — Ah !... mais décide-toi donc !

« — Rassure-toi. J'ai eu à Tarbes, le matin qui a suivi le souper, un moment d'enthousiasme pour elle, ou peut-être pour moi. Rose est une adorable fille ; mais je l'estime trop pour l'aimer.

« — Ma foi ! l'un n'empêche pas l'autre. Une maîtresse vertueuse ! j'ai toujours rêvé cela. Si j'avais eu le temps et la patience, j'aurais voulu en chercher une.

« — Tu aurais grand tort ; tu ne l'aimerais pas.

« — Bah ! tu me dis cela pour m'empêcher de songer à ta protégée.

« — Je te demande très-franchement de n'y point songer. Je ne sais pas s'il serait possible de l'égarer maintenant qu'elle dépend d'elle-même ; mais ce serait dommage, en vérité, avec toutes les dispositions qu'elle a pour devenir une honnête femme. Tu ne l'épouserais pas ?

« — Non, que le diable m'emporte !

« — Laisse-la donc entrer au couvent, puisqu'elle dit vouloir prendre ce parti. Une fille comme elle serait malheureuse dans le vice.

« — Pourquoi le vice ? Je me suis promis que, du jour où je rencontrerais (le hasard peut faire ce miracle) une femme honnête qui s'arrangerait de moi pour amant, je lui serais fidèle tant qu'elle voudrait.

« — Et tu t'es persuadé cela ? Pour le coup, tu te calomnies. Autant vaudrait te marier : et dis-moi quel est l'époux qui

garderait sa femme, s'il n'y était pas forcé ?

« — Tu ne te marieras donc pas, toi ? il me semble pourtant qu'une vie positive serait le meilleur remède à tes idées creuses.

« — Mais c'est possible ; et quoique je médise encore du mariage comme un nouveau converti qui a des retours de scélératesse, peut-être songerai-je à suivre ton conseil. La vue de ma bonne sœur achèvera peut-être aussi de me guérir. Je lui arrive dans de bonnes dispositions ; elle va me prêcher, cela t'amusera à entendre.

« — Pas trop... je crains... »

Pendant que les deux amis cheminaient vers le château de Mortemont, Rose faisait ses préparatifs pour le quitter. Il avait été décidé qu'elle entrerait au couvent ; l'archevêque avait demandé à mademoiselle Cazalès si sa protégée était bien née. Elle savait que tout l'intérêt de Monseigneur pour Rose dépendait de sa réponse à cette question. Elle l'avait donc fait passer pour la fille naturelle de personnes d'un haut rang, et tout en inventant cet innocent mensonge, la pieuse demoiselle demandait pardon à Dieu de servir son prochain aux dépens de la vérité.

D'après cette assertion, Monseigneur s'était engagé à faire entrer Rose au couvent des Augustines, dont il avait été longtemps le *directeur*, et dont il était le *supérieur*, depuis sa promotion à la dignité épiscopale ; c'est-à-dire qu'après avoir confessé ces saintes âmes, pendant qu'il était simple abbé, il laissait désormais ces soins charitables à des oreilles vulgaires, et conservait seulement un titre honorifique dans la

communauté.

Cette maison religieuse était alors une des plus en vogue à Paris pour l'éducation des demoiselles de qualité. Il était difficile d'y faire admettre une jeune personne sans présenter sa généalogie. Mais tout était possible au *supérieur*, et en cette occasion le prélat ne fut pas fâché de dire plusieurs fois très-haut, dans le salon de mademoiselle Cazalès, et même dans ceux de la ville de Nérac, que le couvent des Augustines était la résidence la plus enviée des âmes pieuses, mais qu'on n'y entrait pas sans de puissantes protections. Alors la province fit mille commentaires sur la jolie protégée de mademoiselle Cazalès et de Monseigneur. On se pénétra vivement de son importance dans le monde ; au bout de très-peu de temps elle passa pour une fille naturelle du feu duc de Berry. D'où venait-elle ? On l'ignorait. Qui l'avait confiée à mademoiselle Cazalès ? Dieu seul le savait. Il y avait là-dessous un mystère impénétrable, un pouvoir occulte, mais suprême. Monseigneur de V... n'était venu à Nérac que chargé d'une mission supérieure pour l'emmener : devant le monde, il la traitait comme une personne ordinaire ; mais les domestiques, disait-on, assuraient l'avoir vu lui parler debout et avec toutes les marques d'un profond respect. Elle ne devait sortir du couvent que pour paraître à la cour avec le titre de gouvernante des enfans de France, ou au moins de *dame d'atours* de madame la duchesse de Berry.

Une telle ascension dans l'opinion des sots n'enorgueillit point la jeune comédienne. Elle était fière et non pas vaine, et d'ailleurs elle ignorait à quel point elle occupait l'oisive curiosité des Néraquois. Malgré les égards dont elle se voyait

entourée, malgré les bontés de mademoiselle Cazalès, malgré sa volonté d'aimer le genre de vie qui s'ouvrait devant elle, un invincible ennui accablait son âme active. Cet avenir inconnu où elle se lançait la remplissait d'inquiétude. Elle dormait peu et passait les jours dans un insurmontable malaise. Ces conférences de dévotes qui remplissaient la vie de mademoiselle Cazalès l'accablaient de mortels bâillemens ; ces figures de laquais qui la servaient avec un respect machinal à la table des maîtres, et qui l'eussent trouvée à peine digne de manger avec eux quelques jours auparavant, lui faisaient autant de mal que la haine servile de la Lenoir. Toute ignorante de la vie, dans l'âge où l'on vit de sensations, elle était forcée de vivre de calculs et de réflexions ; aussi chaque jour était pour elle une année d'expérience : chaque jour l'attristait en l'éclairant.

Mademoiselle Cazalès elle-même, avec sa grâce affectueuse qu'elle prodiguait peut-être un peu trop indistinctement, lui semblait avoir des instans de hauteur et de sécheresse ; elle en repoussait l'idée dans la crainte d'ouvrir son cœur à l'ingratitude ; mais, malgré elle, une sensation de froid traversait ses momens d'illusion et d'épanchement : il lui semblait que chez cette femme la bonté était un système et non un penchant. Un jour qu'elle baisait les mains de sa protectrice, en lui demandant comment elle pourrait se montrer digne de ses bontés : « Ma chère petite, répondit mademoiselle Cazalès, si vous étiez ingrate, Dieu se chargerait de me récompenser. Les avances qu'on fait dans la voie du salut ne sont jamais perdues. »

« Ainsi, pensa Rose, c'est pour gagner le ciel qu'elle veut

sauver mon âme : c'est moins pour moi qu'elle travaille que pour elle-même ; et s'il n'y avait pas profit pour elle à m'aimer, elle ne m'aimerait pas... Il n'y a peut-être pas grande différence entre cette amitié-là et celle de ma mère. »

Il y avait quinze jours que Rose était à Mortemont, et son départ pour Paris était fixé à huit jours de là. Mademoiselle Cazalès la prit un matin par le bras et l'emmena au fond du parc. Il y avait dans ses manières une sorte de solennité qui d'avance mit la jeune fille dans la gêne.

« Ma chère enfant, dit-elle, lorsque mon frère m'écrivit pour vous confier à mon amitié, il me prévint que dans la crainte des mauvais propos si faciles à faire naître dans la province, il attendrait votre départ pour rentrer dans sa maison... Ne vous en a-t-il pas prévenue en vous quittant ? »

Rose sentit qu'elle pâlisait.

« Je suis fâchée, répondit-elle, d'être pour M. Cazalès un sujet de dérangement et de contrariété. C'est bien mal payer ses bontés pour moi : mais comment une pauvre fille comme moi pourrait-elle fixer l'attention du public ?

« — C'est précisément pour cela que vous la fixerez. Si vous étiez assez riche pour être recherchée en mariage pour des intérêts *temporels*, vous passeriez peut-être pour ma future belle-sœur, et votre réputation ni la mienne n'en souffriraient. Mais pauvre comme vous l'êtes, le public, toujours porté à juger sans esprit de charité, vous verrait d'un mauvais œil sous le même toit qu'un jeune homme, et je passerais pour imprudente en vous exposant à des jugemens défavorables. »

Ce langage choquait Rose.



« Eh bien ! mademoiselle, je partirai dès que vous l'ordonnerez, répondit-elle d'un air respectueux, mais froid.

« — Oh ! ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit mademoiselle Cazalès, en reprenant l'expression caressante à l'aide de laquelle elle savait embellir sa laideur. Vous ne partirez qu'à l'époque que nous avons fixée ; seulement permettez à mon amié une mesure de prudence contre la calomnie. Mon frère arrive demain avec un de ses amis, que vous avez dû voir ici le même jour que Monseigneur. Allez passer le peu de jours qui vous séparent de votre voyage dans ma maison, à Nérac. Vous y serez aussi bien qu'ici. Vous serez servie par Mariette, une digne et excellente femme qui a nourri mon frère et moi, et qui vous soignera comme son enfant.

« — Vos désirs sont des ordres pour moi, répondit Rose, qui avait appris cette phrase dans quelque comédie classique. Je vous dois tout, ajouta-t-elle ; partout, je penserai à vous et à M. Cazalès.

« — Puisque nous allons nous séparer, ma chère enfant, dit mademoiselle Cazalès, écoutez les conseils de mon amié. Vous allez entrer dans une sainte maison ; vous y serez accueillie avec indulgence et charité. Montrez-vous-en toujours digne, et pour cela évitez de contrarier les principes austères des personnes pures qui vous admettent dans leur sein. Évitez tout retour de parole et de pensée sur votre ancienne vie. Ces excellentes religieuses sauraient apprécier le mérite bien grand et bien réel que vous avez eu à l'abandonner ; mais les jeunes personnes de votre âge, moins éclairées dans leur piété, moins parfaites dans leur vertu, oseraient peut-être douter de la vôtre en apprenant les écueils dont vous êtes sortie victorieuse.

Croyez-moi ; ne dites rien de ce qui est derrière vous : ces souvenirs ne peuvent que vous être pénibles ; éludez toute question, ne laissez rien deviner de votre origine, vous vous en repentiriez. Je ne voudrais pas vous voir trahir la vérité par de faux récits ; mais que vos réponses soient prudentes et réservées. Vous allez entrer au couvent sous le nom de mademoiselle Rose de Beaumont ; oubliez à jamais que vous en avez eu un autre.

« — J'avais songé à ce que vous avez la bonté de me dicter, répondit Rose. Permettez-moi de vous embrasser...

« — De tout mon cœur, ma chère enfant ; mais écoutez : soyez pieuse, ma petite, soyez pieuse. Mademoiselle Lenoir m'a dit que vous vous mettiez au lit sans faire votre prière : ce n'est pas bien. Vous êtes excusable en ce que vous n'avez reçu aucune espèce d'instruction chrétienne. Vous allez être à même de réparer le tort de vos parens ; mettez à profit la parole de Dieu, et soyez sûr qu'il n'est point de vertu méritoire devant le Seigneur, si elle n'a pour but de gagner le ciel. »

Il semblait à Rose, au contraire, que cet intérêt personnel en effaçait le mérite. Elle s'éloignait, triste et abattue, lorsque mademoiselle Cazalès la rappela.

« J'ai encore un mot à vous dire, un mot qui a besoin de toute votre délicatesse pour être pris en bonne part. Promettez-moi d'éviter mon frère, si vous le rencontrez à Nérac, pendant les jours qui vont s'écouler avant notre séparation définitive.

« — Je vous le promets, madame, répondit Rose mortellement froissée, mais calme et maîtresse d'elle-même. Je me ferai toujours un devoir de vous obéir, lors même que je

ne comprendrais pas le motif de vos ordres.

« — Oh ! ce n'est pas que je craigne la moindre imprudence de votre part, ma chère petite ; mais vous comprenez bien que lorsque toute union légitime est impossible entre deux personnes de sexe différent, on ne saurait avoir trop de prudence vis-à-vis du monde.

« — Je sais cela, madame, » répondit la jeune fille avec une douleur concentrée.

Le lendemain matin, Rose s'éveilla à Nérac, dans une grande maison, triste comme l'abandon. C'était la plus belle de la ville ; il y avait deux glaces dans chaque appartement, et des meubles tout récemment arrivés de Paris. Aussi, pour ménager la fraîcheur du papier, les volets étaient constamment fermés ; les candélabres étaient couverts de toile, pour préserver les dorures de l'humidité ; les fauteuils couverts de housse, pour empêcher les velours de se *piquer*. Les glaces étaient couvertes de gazes, les tableaux avaient des stores de coutil, les cadres étaient garnis de papier de soie ; les chenets de bronze avaient des moules en fer-blanc. Toute cette maison était emballée comme pour un jour de départ. À force de soins, on n'y jouissait de rien : on n'y voyait pas le jour, et on y avait froid au milieu de l'été, sous le ciel de Nérac, comme dans le fond d'une cave. On y était mal à son aise, on n'osait y marcher, on ne savait pas où s'asseoir. Il y avait de quoi faire prendre le luxe en horreur et la propreté en dégoût.

« Si dans mon état, pensa Rose, ma mère ne m'eût pas toujours poussée sur le bord d'un abîme, j'aurais été plus heureuse qu'ici. Le grand air, les voyages, le bruit, le mouvement, tout cela c'était vivre. Maintenant je suis comme

un cheval qu'on laisse dans un pré en lui attachant les deux pieds. Je suis prisonnière sur parole, et si je fais un pas, on me menace du mépris public. Je ne suis pas née pour le bonheur, je le vois bien. »

Mais une pensée plus triste encore avait envahi son cœur. Avec des sens muets, Rose avait une tête ardente ; Horace était beau, jeune et généreux ; il l'avait sauvée, elle le trouvait supérieur à Saint-Preux. Elle avait rêvé la vertu dans l'amour, et depuis le jour où elle avait trouvé un protecteur, elle n'avait qu'une seule pensée, sublime et romanesque, celle d'aimer sans retour.

Les dons de son bienfaiteur ne l'avaient point humiliée. Elle n'espérait pas qu'il pût être son époux, elle ne voulait point d'amant ; le seul lien qu'elle pût avoir avec lui, c'étaient ses bienfaits. Elle les aimait, et voulait suivre la route qu'il lui avait indiquée, sinon par goût, du moins par reconnaissance. Tout ce qui était extraordinaire et difficile était du ressort de cette jeune fille, jalouse dès son enfance de s'élever à ses propres yeux, parce que dès son enfance tout avait tendu à la rabaisser aux yeux d'autrui. En cela Rose n'était point un phénomène ; elle avait de l'amour-propre bien entendu, voilà tout. Il n'est pas d'homme dont on ne fasse un brave en l'appelant poltron. Elle avait donc volontairement accepté l'obligation d'être supérieure, et comme c'était le résultat de toutes les idées de sa vie, elle s'empara d'un rôle héroïque presque sans s'en douter. Cette manière d'envisager sa position et ses devoirs ne lui coûtait pas : dans une âme dont la force était aussi neuve, l'amour était un sentiment et non une passion. Elle ne se sentait point au-dessous de sa destinée ; elle

avait, si l'on peut parler ainsi, l'instinct des sacrifices.

Aussi, quand mademoiselle Cazalès s'efforça de lui faire comprendre de sa situation tout ce qu'elle aurait compris d'elle-même, elle blessa cette fierté délicate et susceptible ; mais ce dont Rose souffrit le plus, ce fut le soin cruel que prit sa protectrice de lui faire sentir les obstacles qui la séparaient d'Horace ; elle trouva humiliant d'être soupçonnée de les avoir méconnus ; et lorsqu'elle attendait son bienfaiteur avec toute la fermeté de sa raison, toute la puissance de sa volonté, elle fut offensée de la méfiance avec laquelle on l'éloignait de lui.

« Croit-elle donc, disait-elle, que je sois une intrigante, et que j'aie joué la vertu pour me faire épouser ? Pense-t-elle que son frère coure auprès de moi le danger d'être accaparé par une comédienne ? Quoi ! j'ai été en sa puissance, j'en suis sortie pure, et maintenant je dois craindre son regard et fuir son approche ! je n'aurai pas le droit de le remercier, de lui montrer que je mérite son estime ! On m'enferme comme une dangereuse étourdie, qui a été sage un jour par hasard : ma force ne peut subir qu'une épreuve ! »

Elle résolut de lui écrire, de lui dire qu'en évitant sa présence, elle obéissait à des lois qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle l'aimerait toute sa vie ; qu'à cent lieues de lui, au fond d'un couvent, engagée par des vœux éternels (car elle trouvait dans cette feinte résolution une manière de faire comprendre sa fierté sans la dire), elle le placerait entre Dieu et son cœur pour le bénir à tous les instans.

Mais elle ne savait pas un mot d'orthographe, et craignit de faire une lettre de grisette ; elle avait joué ce rôle dans certaines pièces, et elle l'avait trouvé ridicule.

Alors elle pleura de découragement, de colère et de regrets.

---

## CHAPITRE IV.

### Du Mariage.

IL y avait deux jours qu'Horace faisait, sous le toit paternel, de beaux rêves de vertu souvent égayés par les maximes bouffonnement morales de Laorens, lorsqu'ils reçurent la visite du lieutenant Lespinasse.

« Je viens vous demander conseil, leur dit-il. J'ai mené jusqu'ici la vie d'un fou. Par je ne sais quelle méprise de la providence jésuitique qui nous gouverne, j'ai été oublié dans les anathêmes de la destitution. Pour comble de bonheur, j'ai eu une querelle d'Allemand avec un archevêque qui m'a traité comme un crocheteur, et qui, pour réparer aux yeux de Dieu la faute de s'être mis en colère, m'a promis le grade de capitaine. Comme la réputation de Monseigneur est intéressée à cette preuve de charité chrétienne et de miséricorde apostolique, mon brevet arrivera bientôt, n'en doutez pas. Mais cette élévation m'engage à une conduite un peu plus exemplaire.

Tous les maris ne se battent pas en duel ; mais il y en a qui vous appellent en réparation d'honneur devant le tribunal secret de la congrégation. C'est pourquoi je veux désormais respecter la femme d'autrui et n'adorer que la mienne. N'est-ce pas *gentil* de ma part ?

« — Tu es adorable toi-même, répondit Laorens. Tu viens nous demander si tu dois te marier, n'est-ce pas ? mais c'est à condition que nous approuverons l'envie que tu en as. Ah ! Panurge !

« — Si je n'étais pas amoureux, et amoureux pour le bon motif, je n'aurais peut-être pas de si beaux projets de conversion. C'est donc sur mon amour, et non sur mon mariage, que je viens vous consulter ; car mon mariage se fera si mon amour est écouté. Je suis épris, mais tout de bon, d'une jeune personne que j'ai vue ici, et qui m'a paru ravissante. Mademoiselle Cazalès m'a dit qu'elle était fort recommandable et fort intéressante sous tous les rapports, qu'elle était orpheline, sans fortune et sans famille. Pour toutes ces raisons on la met au couvent. Mordieu ! c'est trop dommage ! Je n'ai rien non plus, mais j'ai un état. Une femme aussi modeste, aussi raisonnable qu'elle le paraît, pourrait vivre en province avec moi sur un certain pied. Si j'ai des enfans, les filles entreront à Saint-Denis. Les fils auront des bourses ; le pis-aller serait d'en faire de bons petits gendarmes. En un mot, je veux me ranger. Je cherche une femme. Je veux autant que possible conserver mon indépendance ; par conséquent, la femme qui aura le moins de parens sera celle qui me conviendra le mieux. En outre, je veux qu'elle me fasse un certain honneur dans le monde, et qu'on ne dise pas : Voyez



cet imbécile de Lespinasse qui a voulu gagner le ciel ; il a pris une femme pour faire pénitence. Je veux qu'on dise au contraire : Voyez-vous ce diable de Lespinasse, comme il a épousé une jolie femme ! ce gaillard-là n'en fait jamais d'autres ! Enfin je ne puis mieux choisir que mademoiselle de Beaumont. Sous la protection de Monseigneur, ma femme et moi nous pourrons arriver à un joli sort. Il n'y a plus qu'une légère difficulté. Mon mariage est à moitié fait comme le mariage d'Arlequin. Je viens demander à Horace s'il pense que je serai écouté. Je ne veux pas mettre aux pieds de la belle mon cœur et ma main si je prévois un refus.

« — Mais pourquoi pas ? s'écria Horace. Je vais en parler à ma sœur, si tu veux, dès ce soir. Ensuite nous la chargerons d'en faire la proposition à sa protégée.

« — Es-tu fou, dit Laorens, lorsque Lespinasse fut parti ? Tu renonces à toute prétention sur la reconnaissance de cette jolie fille ; c'est très-bien. Il y a là de quoi t'absoudre pour l'éternité de toutes tes fautes passées. Tu t'engages aussi pour ma vertu ; c'est flatteur pour moi, sinon agréable. Mais quelque sûr que tu sois de la persévérance de Rose à fuir la voie de perdition dont tu l'as retirée, crois-tu que Lespinasse aura la même confiance dans l'avenir lorsqu'il saura le passé ? car tu n'imagines pas accepter de la part de Rose le moindre engagement, sans avoir dit au prétendant que mademoiselle de Beaumont descend des planches en ligne directe par la route de Tarbes ?

« — Sans doute ; mais je suis sûr d'une chose : c'est que Rose mérite d'être aimée en dépit de toute présomption, et que Lespinasse est un homme de bon sens.

« — Qui persistera à l'épouser *quand même* ?

« — Oui...

« — Voilà une fameuse bêtise ! si Rose avait été comédienne en Italie seulement, ou à Bruxelles, on pourrait bien l'ignorer long-temps au pied des Pyrénées. Alors ce serait comme n'étant pas. Mais quand on saura que mademoiselle de Beaumont était Rose Primerose, à quarante lieues d'ici, on dira que le malheureux Lespinasse a été pris pour dupe, que tu lui as fait épouser ta maîtresse ; que sais-je ? On dira que la congrégation s'en est mêlée, comme cela arrive souvent ; qu'il a consenti à couvrir une faute de la demoiselle avec son nom, et l'honneur d'un prélat avec le sien ; qu'il ne doit qu'à cette bassesse le grade de capitaine de gendarmerie, et Lespinasse sera déshonoré pour avoir épousé une très-honnête fille.

« — Tout ce que tu dis-là est très-vrai, et je sais qu'en province un homme ne peut passer pour un lâche sans avoir une triste existence. Mais la calomnie est un monstre qui ne naît pas viable. Elle effraie d'abord ; et puis quand tout le monde l'a vue, touchée, examinée, colportée, elle s'éteint d'elle-même, et l'on n'y pense plus. Elle prend comme un incendie, mais elle meurt de même.

« — À ce compte, dit Laorens, tu pourrais épouser Rose !

« — Très-certainement.

« — Allons ! quelle folie ! moi, à la bonne heure, si j'avais de quoi nourrir ses enfans, et si elle entrait au Théâtre-Français ; ce serait un mariage d'artiste. À nous autres, tout est permis. Le mariage est même devenu d'un assez bon genre dans les arts. Mais toi, un respectable provincial, le seigneur de Mortemont ! c'en serait fait à jamais de ton avenir. Il n'y aurait

plus moyen d'être le maire de ton endroit et le marguillier de ta paroisse. Ta femme aurait de la peine à trouver des couturières qui voudraient venir en journée chez elle, et les femmes de rats de cave ne voudraient pas manger à sa table.

« — Il y aurait bien moyen d'empêcher tout cela. Ce serait de donner de bons dîners, de n'y pas inviter tout le monde, afin de faire des envieux, et de faire célébrer ton mariage en grand pontificat dans l'église de Nérac par l'archevêque, qui ne demanderait pas mieux, pour peu qu'on sût y intéresser sa vanité.

« — Petites gens ! cela fait mal au cœur. Comment peut-on vivre ailleurs qu'à Paris ?

« — À Paris l'on est moins bête, mais on est peut-être aussi sot. À la place de Lespinasse, voici ce que je ferais. Je ne chercherais nullement à cacher le nom et l'ancien état de ma femme. Je ne laisserais pas à leur stupide malice le plaisir de le deviner. J'en répandrais hautement le bruit ; et même, avant mon mariage, je me mettrais en quatre, en vingt, en mille pour le dire moi-même à tous les passans ; je paierais des sifflets pour me bafouer ; enfin je ferais *mousser* le scandale, et le lendemain de mes noces il n'en serait plus question. La province en serait déjà fatiguée, et, connaissant mon effronterie, ne prendrait point la peine de chercher à m'en faire rougir.

« — Avec un plan si bien tracé, avec une telle force pour résister à l'opinion, comment diable ne l'épouses-tu pas toi-même ?

« — C'est que je ne suis pas décidé à me marier.

« — Je crois que tu veux soutenir un paradoxe. Tu n'épouserais pas une comédienne ambulante, prise sous l'habit flasque et la perruque crasseuse d'un père noble. Pour un mariage légitime, c'est une première entrevue par trop bouffonne ; et pour ceux qui se trouveraient avoir été à la comédie le vingt mai dernier à Tarbes, ce souvenir ferait un singulier contraste avec la robe de blonde et le bouquet de perles de ta virginale épouse.

« — Eh bien ! ce serait piquant, ce serait la manière la moins bête de se marier. En attendant, je veux que Lespinasse voie Rose, qu'il ait le temps de la connaître, de l'apprécier ; et s'il continue à en être amoureux, nous lui dirons la vérité. C'est la seule manière de concilier l'intérêt que je porte à Rose avec l'amitié que j'ai pour le lieutenant. »

Horace consulta sa sœur le soir même. Il ne put la décider à rappeler Rose au château. Quand il s'agissait de ses principes d'austérité, la douceur habituelle de mademoiselle Cazalès se changeait en une fermeté opiniâtre. Horace avait pris l'habitude dès l'enfance de n'écouter dans la maison d'autre volonté que la sienne. Elle avait sur lui l'ascendant de la persévérance dans les idées, supériorité qu'elle devait à la froideur de ses sensations.

Cependant, jusque-là, tant de modération, de concessions mutuelles, d'accord, avaient régné dans leur intimité, que Cazalès croyait impossible qu'il en fût jamais autrement. Pendant deux ans il avait été mauvais sujet, mais au dehors, en voyage, et toujours assez loin pour ménager les principes sévères et la dévotion de sa sœur.

« Ma chère Ursule, lui dit-il, puisque tu ne veux pas revenir

sur une détermination prise, entendons-nous pour que, d'une autre manière, Lespinasse ait une entrevue avec Rose. Allons tous demain à la messe, à Nérac. En sortant de l'église, nous irons naturellement déjeûner dans ta maison : Lespinasse viendra t'y rendre ses devoirs, et personne ne soupçonnera la vérité. »

Les choses furent ainsi réglées et mises à exécution.

Le lendemain, Rose vit entrer dans la cour de la grande maison de Nérac la calèche de mademoiselle Cazalès. La famille s'était fait descendre à la porte de l'église, et le cocher prévint Mariette qu'elle eût à préparer le déjeûner. Rose l'entendit de sa chambre nommer les personnes dont il fallait mettre le couvert, et au nom de M. Cazalès son cœur se crispa d'une émotion moitié douloureuse, moitié ravissante. « Je devrais peut-être aller les joindre à la messe, pensa-t-elle, afin de faire plaisir à ma bienfaitrice, qui me gronde de mon impiété. » Mais elle pensa aussitôt qu'elle aurait tort d'aller au devant d'Horace ; et, quoique ce fût la chose que celui-ci aurait peut-être envisagée avec le moins de fatuité, elle n'osa jamais s'y décider.

La messe lui parut horriblement longue. Elle roula dans sa tête l'idée romanesque de s'envelopper de la mante de Mariette, d'entrer par la petite porte de l'église, et d'aller s'agenouiller derrière quelque pilier d'où elle pût le voir sans en être vue. Elle l'avait si peu regardé, et il lui avait semblé si beau au moment où il l'avait confiée à la sœur Olympie !

« Je l'aime, disait-elle, et je connais à peine ses traits ; et cependant je le reconnaîtrais entre mille ; mon cœur battrait à son approche, et me dirait : C'est celui-là ! »

Deux fois la cloche de la paroisse sonna. Elle crut que c'était la fin de la messe, et dans son émotion elle fut forcée de s'asseoir ; mais c'étaient la communion et le *Sanctus* : Rose connaissait fort peu le rite. Enfin la quantité de monde qui défilait dans la rue lui annonça que la messe était dite. Cachée derrière le rideau de sa croisée, et regardant par la fente, elle vit entrer dans la maison mademoiselle Cazalès, à qui Lespinasse donnait le bras. Laorens marchait lentement derrière eux ; il tenait un livre d'église, et avec un crayon il faisait des moustaches aux figures des saintes représentées sur les estampes. Horace n'était point là.

Rose n'en fut pas fâchée. Elle sentit qu'elle avait le temps de reprendre un maintien calme avant son arrivée. Mais il ne vint pas. Au moment de se mettre à table, Mathias vint dire que son maître avait une affaire en ville, et qu'il retournerait à la campagne de son côté avec un de ses amis. Le fait est qu'au sortir de l'église, en voyant la figure radieuse de Lespinasse, il avait été saisi d'un mouvement de chagrin qu'il ne put s'expliquer à lui-même. Résolu à vaincre cette folie, il se décida à ne point voir Rose.

Au moment où elle entendit qu'il ne viendrait pas, elle comprit qu'il la fuyait ; mais elle en interpréta le motif à contre-sens. Elle devint pâle, et faillit laisser tomber la théière qu'elle préparait. Aussitôt elle rencontra les yeux bleus de Laorens, qui semblaient la pénétrer. Elle sentit qu'il fallait de la force ; se laisser deviner eût été pour elle la dernière des humiliations. Elle reprit donc tout son sang-froid. Encouragée par une bienveillance plus recherchée que de coutume de la part de mademoiselle Cazalès, elle prit part à la conversation.

Quoique absolument ignorante des règles de la langue, elle s'exprimait purement quand elle voulait s'en donner la peine. Elle devait cette faculté à l'habitude du théâtre, à la lecture de Julie, et aussi à la conversation de sa mère, qui, ayant vu dans sa vie de femme entretenue des jours meilleurs et un monde plus choisi, rendait souvent ses idées les plus viles dans un langage élevé. Laorens fut plus surpris de l'esprit et des manières de Rose que Lespinasse, qui la croyait mademoiselle de Beaumont.

« Il est probable, pensa Laorens, que s'il savait le contraire, elle perdrait dans son esprit ; et cependant c'est le moment d'apprécier ce qu'elle vaut. »

« J'en suis fou, dit le lieutenant, lorsqu'ils se retrouvèrent tous trois le soir à Mortemont. »

Horace lui apprit la vérité. Lespinasse n'avait pas un grand esprit. Cette révélation l'étourdit ; mais il avait beaucoup de bon sens et de caractère ; l'approbation d'Horace le décida. Le lendemain mademoiselle Cazalès, dont il bénit l'obligeance, alla trouver Rose, et lui exposa la demande du lieutenant. Cette proposition n'étonna point la jeune fille. Elle avait une certaine expérience du regard des hommes, et elle avait compris le regard passionné de Lespinasse ; mais sa réponse surprit mademoiselle Cazalès.

« Ma chère dame, lui répondit-elle, il faudrait consulter mademoiselle de Beaumont ; mais je ne la connais pas. »

Mademoiselle Cazalès lui apprit que le lieutenant n'ignorait rien, et persistait dans ses intentions. Ce fut au tour de Rose à s'étonner.

« Eh bien ! dit-elle, après un instant de silence, c'est un homme de cœur, et je l'estime. Veuillez lui dire que je suis reconnaissante et que je me souviendrai toujours de lui ; mais je ne veux point me marier. »

Toutes les représentations de sa protectrice furent inutiles. Elle persista dans la résolution de se faire religieuse. Mais elle voulait qu'Horace fût bien sûr qu'elle n'avait pas la prétention d'être sa femme.

Lorsque cette réponse imprévue vint renverser toutes les espérances de Lespinasse, et, comme de juste, augmenter l'idée qu'il s'était faite de son bonheur, Horace en ce moment, debout contre la cheminée du salon, ne trouva pas une parole. Il devint sérieux, rêveur ; et comme Lespinasse l'était aussi, il trouva moyen d'être *convenable* en lui disant plusieurs fois : « Parbleu ! mon ami, je suis affligé de voir manquer, ton projet. Il me souriait pour toi ; c'est désagréable ! »

Pour Laorens, il déclara que Rose était une petite sottie.

Horace ne dormit pas bien. Il se demanda vingt fois le motif du refus de Rose. Il tenait la réponse, mais il n'osa pas se la faire. Il se persuada qu'il était de son devoir d'éclaircir cette bizarrerie. Il n'aurait pas rempli envers Rose toutes les conditions de l'amitié qu'il lui avait jurée, s'il ne lui représentait pas les avantages du parti qu'on lui offrait, s'il négligeait par indifférence ou par fausse délicatesse de l'éclairer sur ses véritables intérêts.

Le lendemain de bonne heure il fit seller son cheval, et sans rien dire à personne il se rendit à Nérac.

Rose avait passé la nuit dans les larmes ; elle dormait depuis



peu d'instans, lorsque Mariette vint lui dire que M. Cazalès la demandait au salon.

À ce nom, elle se dressa sur son lit, et se le fit dire deux fois, croyant rêver. Mais en s'habillant elle se trouva plus blessée que charmée de cette visite. Pourquoi venait-il la voir si matin et comme en cachette, lorsqu'il ne daignait pas la traiter comme une simple connaissance devant le public ? Toute la nuit la douleur avait brisé son âme, sa fierté blessée la releva tout d'un coup. Elle se présenta devant lui digne et froide. Elle tremblait en mettant la main sur le bouton de la porte ; mais en voyant Horace, elle se trouva aussi calme que si c'eût été Lespinasse.

En la voyant si convenablement mise, Horace découvrit en elle plus de grâce et de beauté qu'il n'en avait gardé le souvenir. Sa tournure noble et décente le frappa. Son cœur lui demanda pourquoi il venait parler pour un autre. Il fut donc gauche dans ses remontrances, et la honte qu'il éprouvait malgré lui de jouer un rôle de pédagogue le rendit presque glacial.

Plus habile et plus éloquente parce qu'elle se sentait supérieure à lui dans cet instant, Rose sut lui témoigner sa reconnaissance sans lui laisser soupçonner son amour. Trois jours avant elle eût aimé à le lui laisser deviner. Tout en se sacrifiant, elle eût été fière de lui montrer de quoi elle était capable. Maintenant elle craignait qu'il ne s'en doutât ; elle ne le jugeait plus digne de comprendre toute son âme. Elle parla de religion ; elle sut se rappeler quelques mots de l'argot théologique qu'elle entendait parler à mademoiselle Cazalès et à mademoiselle Lenoir. Elle dit que la grâce avait touché son

cœur, et qu'elle voulait prendre Dieu seul pour époux.

Cette manière d'envisager la résolution de Rose déplut à Horace. Il y trouva quelque chose d'étroit qui blessait sa raison et peut-être son amour-propre. Il devint plus froid encore, et lorsqu'il fut sorti, Rose ne l'aimait plus.

« C'est singulier, dit-elle, je l'avais vu plus beau que cela. Il m'avait semblé plus grand de toute la tête. »

Pour lui, il s'étonnait de la trouver extérieurement si supérieure à sa destinée. « Mais elle n'a pas d'âme, pensa-t-il. Elle est née froide, et sa vertu n'est qu'une organisation particulière ; l'éducation affreuse que sa mère a voulu lui donner a produit l'excès contraire. Cela se voit tous les jours ; les avarés ont des enfans prodigues. »

Trois jours après, Rose partit pour Paris sous la garde de Mariette.

---

## CHAPITRE V.

### Le Couvent.

IL faut bien se garder de juger les couvens d'aujourd'hui par ceux d'autrefois. Les livres sont pleins des larmes et des soupirs des recluses. Sans prétendre que le bonheur habite plus spécialement parmi elles que parmi les esclaves de l'opinion, j'oserai avancer sur la parole de Rose que le couvent des Augustines n'était pas plus qu'aucun autre, à l'époque monarchique et religieuse de 1825, *un séjour de douleur, de larmes et de cris.*

Elle en approchait avec terreur, elle frémissait de renoncer à cette liberté errante qui était chez elle une seconde nature, et dont la privation s'était fait si vivement sentir à Nérac et jusque sous les beaux ombrages de Mortemont. Elle ne se faisait d'ailleurs aucune idée distincte de l'existence qui allait s'ouvrir devant elle. Sa mère, pour l'empêcher de quitter le sentier du vice, lui avait peint celui de la vertu sous des

couleurs ridiculement terribles. Rose avait pris l'habitude d'être sourde à l'éloquence de mademoiselle Primerose, mais elle n'avait pu s'empêcher de trembler à l'idée de la claustration. Cette terreur d'enfant, toujours mise en avant par sa mère pour la retenir dans sa dépendance, était peut-être la cause de la soumission désespérée que Rose s'était imposée la nuit du souper à Tarbes. Depuis, mademoiselle Cazalès l'avait rassurée, et, sans avoir détruit toutes ses répugnances, lui avait fait comprendre qu'il n'y avait point de milieu pour elle entre le cloître et les coulisses, puisqu'elle n'avait dans le monde ni amis, ni famille. Rose trouvait bien dans ce raisonnement un peu d'égoïsme et de dureté ; il lui semblait que l'amitié de mademoiselle Cazalès, se bornant à quelques jours d'hospitalité et à des conseils de dévote, était loin de répondre à ce qu'Horace lui avait promis de la part de son excellente sœur. À cette réflexion pénible vint se mêler le sentiment des froideurs de l'homme qu'elle avait cru aimer passionnément. Rose n'avait pas espéré plus haut qu'à s'en faire un ami, un protecteur. Le moindre témoignage d'intérêt et de bienveillance l'eût consolée de sa résolution héroïque de l'aimer en silence. Elle eût consenti, malgré sa fierté naturelle, à rester à Mortemont sur le pied de subalterne ; pourvu qu'elle eût pu voir Horace tous les jours et souffrir sous le même toit que lui toutes les épreuves d'un amour méconnu, elle eût servi de femme de chambre à la femme qu'il aurait épousée. Elle lui eût été dévouée, fidèle, soumise ; du moins elle le croyait. Cela était conforme à ses idées de roman. En lui faisant une pension de mille écus et en la reléguant dans un cloître, sous prétexte de lui faire une existence honorable et indépendante, on se débarrassait d'elle et on la jetait dans un affreux isolement.

Elle commençait à se sentir humiliée des bienfaits d'Horace. Réduite à 300 francs de gages et à la jouissance d'une petite chambre de domestique au château de Mortemont, ils lui eussent semblé si doux ! Elle eût été plus triste encore si elle eût pu deviner qu'elle ne devait la capricieuse magnificence de son bienfaiteur qu'à un remords de sa conscience dont il cherchait à s'affranchir par des aumônes.

Elle tremblait donc de tous ses membres lorsque le fiacre qui la conduisait s'arrêta devant une porte peinte en jaune sur laquelle était affichée une collection d'*avis aux fidèles* et de *circulaires pastorales*. Des polissons du quartier s'étaient plu à orner les marges de ces pieuses proclamations de certaines devises obscènes que l'on rencontre sur tous les murs de Paris. Rose et Mariette qui l'accompagnait montèrent une vingtaine de marches et se trouvèrent dans une petite cour carrée sur laquelle aucune pièce du bâtiment n'avait vue. Ce carré de murs sans croisées était le seul aspect triste du couvent ; le parloir, quoique sombre, était d'une excessive propreté, et la grille en bois, sans rideaux et à barres fort espacées, vain simulacre des grilles qui servirent de texte à tant de vers pathétiques et de romances sentimentales, semblait vraiment n'être là que pour la forme. Néanmoins Mariette, qui n'avait rien vu de semblable, même au couvent du Sacré-Cœur à Bordeaux, s'écria que cela ressemblait aux loges du Jardin des Plantes, qu'elle avait vu la veille.

Une femme ensevelie sous un grand chapeau de sparterie malpropre vint leur parler de l'autre côté de la grille. Elle louchait de manière à ce que Rose et Mariette, placées à une certaine distance l'une de l'autre, purent croire qu'elle les

regardait toutes deux à la fois. Cette figure déplut à Rose. Il y avait dans sa voix quelque chose de doucereux et d'hypocrite, comme la dévotion payée.

« Madame la supérieure est à l'office, leur dit-elle ; veuillez vous asseoir en l'attendant ; dans vingt petites minutes *none* sera terminée, *sexe* vient de sonner. »

Rose, qui ne comprenait rien à cette définition, s'assit tristement ; au même instant elle vit entrer un jeune homme grand, pâle et brun. Il avait la tête pointue, le nez long et les yeux rouges. Quant à sa démarche, Rose ne se souvint pas d'avoir jamais vu marcher ainsi.

« Je demande, dit-il en grasseyant, mademoiselle de Ventadour, ma sœur.

« — Ah ! monsieur, dit la personne louche qui était de l'autre côté, occupée à broder, vous venez pendant la leçon de dessin.

« — J'en suis bien fâché, répondit-il sèchement. Faites-moi le plaisir de l'appeler. »

Quand elle fut sortie, il jeta sur Rose un regard qui la fit rougir de colère, et il s'occupa, pendant le reste du temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de sa sœur, à réparer le dommage qu'il avait fait à sa cravate en tournant la tête avec trop peu de précaution. C'était un jeune grand seigneur qui n'avait pas encore vu le monde, et qui voulait s'en donner les manières ; livré à lui-même, il aurait eu l'air gauche ; à force de façons, il réussissait à se rendre impertinent.

Lorsque mademoiselle de Ventadour parut, Rose comprit que la première de ses compagnes qui frappait son regard ne lui

serait jamais rien. Elle était grande et pâle comme son frère. Quoique jolie, elle lui ressemblait. Tous deux avaient le nez aquilin et des yeux d'oiseau de proie, ronds et fixes.

Ils se firent si peu d'accueil, que Rose crut qu'ils se voyaient tous les jours. Il y avait deux ans qu'ils ne s'étaient vus. Ils semblaient même embarrassés pour se parler, comme deux personnes qui se voient pour la première fois et qui ne trouvent rien à se dire. En effet, ils ne se connaissaient pas. Dès leurs premiers ans, l'éducation les avait séparés.

« Eh bien ! vous plaisez-vous au couvent ?

« — Pas trop. » Cette réponse fut faite des yeux plutôt que des lèvres ; car, au grand étonnement de Rose, le chapeau de sparterie était venu se placer auprès de mademoiselle de Ventadour avec une affectation de curiosité despotique qui révolta l'âme simple de la nouvelle venue.

Peu à peu cependant, malgré la présence glaciale de cet Argus à tant par jour, les deux jeunes gens s'animèrent et en vinrent à se raconter les détails insignifiants de leur vie. Le jeune homme était enchanté d'avoir quitté l'école militaire de Saint-Cyr. Il allait entrer comme sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs, et depuis trois jours il courait Paris et s'amusait comme un fou. Il dit cela d'un air froid et ennuyé.

Alors, mademoiselle de Ventadour, le regardant avec un peu plus de finesse que sa physionomie n'en comportait ordinairement, lui demanda en italien s'il avait été au spectacle.

Rose s'étonna de cette précaution. Elle savait bien que le spectacle était interdit aux dévots, mais elle ne croyait pas

qu'on en poussât l'horreur jusqu'à n'oser pas en prononcer le mot. Nous avons déjà vu qu'elle comprenait l'italien. Elle entendit malgré elle.

« J'ai été hier à l'Opéra, disait le jeune homme ; on donnait les Danaïdes. C'est admirable. Il y a un enfer qui donnerait envie de se damner.

« — Pourquoi cela ?

« — C'est plein de danseuses charmantes que les diables houspillent en se les renvoyant de l'un à l'autre... »

Le regard oblique de *l'écouteuse* semblait chercher sur les traits de Rose l'explication du dialogue qui répandait tant de gaîté sur ceux de mademoiselle de Ventadour. Mais le fait est que *sœur Écoute* entendait fort bien, et qu'en ce moment c'était mademoiselle de Ventadour qu'elle voyait dans la direction contraire à ses pupilles déjetées. Rose eût pu comprendre alors l'utilité du grand chapeau de sparterie.

« Monsieur, dit-elle tout d'un coup au sous-lieutenant, d'un air de satisfaction méchante, j'entends avec chagrin que vous entretenez mademoiselle votre sœur de choses profanes et abominables. Si vous riez de la religion, qu'au moins l'honnêteté réprime votre langue, et ne vous donnez pas la peine de parler italien, à moins que ce ne soit pour juger du talent de mademoiselle de Ventadour.

« — J'en ferai mes complimens à l'abbesse, dit le jeune homme en riant, tandis que sa sœur rougissait de dépit ; je la féliciterai en même temps d'avoir une personne aussi instruite que vous à son service. »

Ce dernier mot parut révolter l'humilité de la pieuse



surveillante. « Je suis au service du Seigneur, dit-elle en jetant un de ses yeux horribles à M. de Ventadour, et vous, monsieur, vous êtes au service de l'esprit des ténèbres.

« — Oui, dit-il en s'adressant à sa sœur, je l'ai vu hier à l'Opéra ; il avait une tunique noir et or, et un diadème de paillon rouge. »

Rose trouvait cette scène ridicule et déplaisante. Elle s'applaudissait déjà de n'avoir pas de parens à soumettre aux tracasseries du parloir, lorsqu'une famille anglaise demanda les demoiselles *Plunket*. Le père était un gros homme joufflu, vermeil, aux cheveux roux, à l'œil brillant. Il avait l'air commun, mais heureux et bon. Sa femme avait six pieds. Quatre garçons de six à dix ans, roux comme leur père et robustes comme leur mère, frais comme de vrais enfans d'Albion, regardaient la grille avec curiosité, et donnaient des marques d'impatience aussi vives que le permettait leur système lymphatique.

Cette famille riche et bourgeoise venait d'outre-mer pour embrasser la branche féminine, composée de sept filles, qui débordèrent bientôt dans le parloir. La couleur éclatante de leurs cheveux, si contraire à nos principes sur la beauté, était pour leur père un témoignage non équivoque de la fidélité de sa compagne. Rien n'était plus flatteur pour son cœur épanoui que ces onze têtes rouges rangées autour de lui, sans compter les petits qu'on avait laissés en nourrice dans le Monmouthshire.

La surveillante tira une clef de sa poche et ouvrit une petite porte pratiquée à la grille. Les jeunes Anglaises se jetèrent dans les bras de leurs parens. Ce fut un moment de confusion. Dans leur empressement, tous se heurtaient. C'étaient des

exclamations sur tous les tons : *Ah ! dear Ann ! dearest papa ! my love ! my brother ! where's George ! and Dick ! Sarah ! Mary ! Mama !* Et tout cela de cette voix perçante, de ce timbre éclatant que les provinciaux d'Angleterre possèdent à un plus haut degré encore que les nôtres. Tous ces enfans, beaux de santé, avaient aux joues le brillant incarnat des tulipes. Leurs traits communs avaient cette franchise naïve qui promet une vie de probité et de calme. Cette famille avait dû à la protection d'une tante religieuse aux Augustines la faveur de placer ses filles dans le noble couvent. Rarement les riches industriels étaient admis à jouir de cet avantage. Mais les filles *bien nées*, qui formaient la majorité des pensionnaires, s'en moquaient entre elles par mille sarcasmes. En ce moment mademoiselle de Ventadour trouva le tableau de famille si plaisant, qu'elle cacha son visage dans son mouchoir pour rire à son aise. Rose en fit autant ; mais ce fut pour cacher ses larmes. En voyant l'aînée de ces filles rousses à genoux devant sa mère qui la couvrait de pleurs de joie et la serrait contre son sein, tandis que les autres se disputaient ses mains, et que les petits garçons s'accrochaient aux tabliers de leurs sœurs, pour obtenir un regard et une caresse, la pauvre Rose comprit pour la première fois les transports de l'amour filial et les trésors de cette affection du sang, que dans son cœur étouffait un mépris douloureux. « Jamais, dit-elle, je ne connaîtrai ce bonheur-là ; jamais une mère tendre et vertueuse ne me pressera ainsi sur son cœur. » Elle crut qu'elle allait s'évanouir, tant les sanglots remplissaient sa poitrine.

En ce moment la supérieure entra, suivie de deux religieuses. Elle ne portait d'autre marque distinctive qu'un bout de ruban

noir à son voile d'étamine. Mais malgré son embonpoint et le vif coloris de ses joues, à peine ridées par l'âge, malgré la gaîté pétillante de ses petits yeux noirs, son aspect en imposait. Elle inspirait du respect sans aucun mélange de crainte. Il était impossible de ne pas lui reconnaître une supériorité de bonté, et un air de bonheur sans aucun mélange de charlatanisme.

Il y en avait un peu dans l'enjouement de la dépositaire qui l'escortait, grosse vieille femme qui s'efforçait de lui complaire en la copiant. Elle riait comme madame la supérieure ; elle prenait une prise de tabac comme madame la supérieure ; elle attachait son voile comme la supérieure, et elle ne faisait pas une plaisanterie, ne glissait pas un bon mot, ne débitait pas une sentence, sans ajouter : *comme dit madame la supérieure*.

Rose ne put voir la troisième. Son voile était toujours baissé.

Madame de Lancastre (c'était le nom de la supérieure) n'eut pas plus tôt lu la lettre que lui présentait Rose, et qui était signée de monseigneur de V..., supérieur des Augustines, qu'elle s'écria : « Ah ! c'est mademoiselle de Beaumont. Nous vous attendons depuis plusieurs jours. Soyez la bien venue, ma chère enfant. »

Aussitôt la porte de la grille fut ouverte à Rose, qui, en passant le seuil, n'eut pas l'idée de frémir. La supérieure lui tendait les bras avec une affection que personne encore ne lui avait témoignée. Ses larmes coulèrent de nouveau ; mais cette fois elles furent douces. Elle voulut baiser les mains de madame de Lancastre, qui s'en défendit d'un air de douce moquerie pour un témoignage de politesse si profane. La dépositaire embrassa Rose avec la même cordialité, mais avec

des démonstrations où il entrait plus de prévenance que d'abandon. Elle n'osait s'approcher de la troisième nonne, grande, droite et voilée. Celle-ci fit un pas vers elle, et se baissa pour lui donner le baiser de paix au travers de son voile. Rose se sentit glacer par cette caresse. « Après tout, dit-elle, c'est peut-être une simple formalité de leur part ; mais celle-ci s'en acquitte à contre-cœur. »

Mariette voulut suivre Rose dans l'intérieur, et déjà elle était sous la grille, lorsque la grande religieuse, retrouvant tout à coup une vivacité colérique, opposée à son maintien raide et grave, la repoussa en posant sur elle une grande main blanche, démesurément longue. « Que faites-vous, ma chère ? dit-elle d'une voix terne, qui ne semblait faite pour exprimer aucune sympathie humaine, personne n'entre ici sans une permission spéciale de Monseigneur.

« — La supérieure se permettra de la donner pour aujourd'hui, dit madame de Lancastre avec une fermeté douce. Laissez, sœur Scholastique, mademoiselle de Beaumont peut avoir besoin de sa bonne pour s'installer. »

Si Rose avait eu un peu d'expérience, elle aurait reconnu dans la sœur Scholastique un de ces êtres qui se croient nécessaires, et dont toute la science politique se réduit, dans tous les gouvernemens possibles, à *repousser l'abus*. Classiques stationnaires en morale, en religion ; en industrie, ennemis jurés de toute innovation, de tout progrès, et qui n'ont qu'une règle de conduite stupide, mais puissante : *faire ce qui se fait*, ces êtres rétrogrades, quelque médiocres qu'ils soient, finissent toujours par régner à force d'entêtement. En France, il y en a au moins un par famille.

Au sortir du parloir, Rose se trouva dans une longue galerie qui, dans tous les couvens, porte spécialement le nom de *cloître*. C'était le lieu des sépultures d'honneur, avant la loi qui interdit d'enterrer les morts dans l'intérieur de Paris. Toutes ces tombes formaient un pavé de longues dalles couvertes d'inscriptions latines et anglicanes. Les plus anciennes étaient effacées par le frottement des pieds ; mais sur toutes on voyait la tête de mort et les ossemens en croix gravés en tête de l'épithaphe. Malgré ces objets lugubres, ce cloître n'avait rien de triste ; de grandes croisées cintrées y jetaient une clarté joyeuse et laissaient voir un joli parterre regorgeant des plus belles fleurs. Encadré dans le carré du cloître, ce parterre s'appelait, suivant l'usage des couvens et des anciens manoirs, le *préau*. De belles terrasses le dominaient en s'étendant sur les galeries du cloître. Le soir, c'était un endroit délicieux pour respirer le frais et les fleurs.

Rose aperçut au bout du cloître une porte ouverte sur un jardin vaste, aéré, profond, planté de marronniers à la verdure riche et sombre. Elle respira plus librement. « Un couvent n'est point un cachot, pensa-t-elle. En ceci comme en tout, ma mère m'a trompée.

Le reste de la maison, bâtie à différentes époques très-reculées, suivant la convenance de la communauté, et nullement d'après les règles de la symétrie, forme un labyrinthe inextricable au premier abord, et dont il est impossible d'apprécier la vaste étendue et la bizarre disposition. Les différens corps de logis se communiquent entre eux par une suite de détours sombres et froids, où le jour en glissant produit des effets de lumière et de perspective

dignes de Rembrandt. Quelques parties gothiques et sévères offrent encore du champ à l'imagination des petites pensionnaires nourries de madame Anne Radcliff. Mais à chaque pas les petits soins de la vie intérieure, la propreté, les fleurs et les rires folâtres, embellissent ce vieux monastère décrépît, qui s'étend comme une petite place forte, avec ses rues, ses différens quartiers, ses fortifications et ses communications souterraines au milieu du faubourg Saint-Marceau.

Au haut d'un escalier en vis, Rose entra, avec ses guides embéguinés, dans une chambre assez *confortable*, qu'on n'osait pas appeler le salon, mais qui n'était pourtant pas autre chose. La supérieure y recevait ses visites particulières, et derrière un rideau d'indienne à grandes fleurs, une grille séparait cette pièce d'une toute semblable, destinée aux personnes extérieures.

Quoique les statuts de l'ordre eussent interdit l'usage des sièges à dossiers, deux fort bons fauteuils de tapisserie, brodés en 1500, furent présentés à la supérieure et à Rose par la dépositaire. En voyant sœur Scholastique sur un tabouret de paille, Rose voulut lui offrir sa place. Mais cette politesse intempestive fut sèchement repoussée par la réponse : « Cela nous est défendu. »

La supérieure relut attentivement la lettre de Monseigneur. « Vous voulez donc être *en chambre* ? dit-elle après avoir fini.

« — Monseigneur m'a autorisée à vous faire cette demande, répondit Rose ; il m'a dit que j'y jouirais d'un peu plus de liberté que dans une cellule.

« — Ah ! vous voilà bien toutes ! dit madame de Lancastre en souriant, vous venez chercher de la liberté au couvent.

« — C'est une singulière idée, dit la religieuse voilée, d'un ton amer et caustique qui sembla répandre de la tristesse sur le front des deux autres.

« — Savez-vous, ma chère enfant, dit la supérieure après un instant de silence, que vous nous demandez là une grande faveur ? Si vous aviez *notre* âge. (Le pronom possessif de la première personne du singulier est interdit aux religieuses, chez qui tout est censé en communauté.) Si vous aviez comme *nous* soixante et dix bonnes années de réclusion, cela ne souffrirait pas de difficulté ; mais vous entrez aujourd'hui, et vous avez... combien ?

« — Vingt ans, madame, répondit Rose qui jugea important de se vieillir un peu.

« — Vingt ans ! dit la vieille abbesse avec un soupir ; et vous croyez que cela vous rend bien raisonnable !

« — J'ai si peu l'intention d'abuser de la confiance qu'on m'accorderait, répondit Rose, que je sais à peine en quoi consistent les avantages que je sollicite ; si j'ai osé le faire, c'est d'après l'avis de Monseigneur : il m'a dit que ne venant point faire mon éducation pour un temps limité dans cette maison honorable (*honorable* parut un mot de très-mauvais goût à sœur Scholastique), mais me destinant à y passer peut-être une bonne partie de ma vie, je devais m'y installer de manière à m'attacher le plus possible à ma situation.

« — C'est très-bien raisonné, répondit la supérieure. » Sœur Scholastique ne pensait pas de même. « Si j'étais supérieure,

pensait-elle (et elle avait pris l'habitude de cette supposition au point de dire parfois, *quand je serai supérieure*), je ne souffrirais point qu'une maison religieuse fût transformée en maison à louer pour les exigences et les fantaisies de ces mondaines désœuvrées qui viennent ici chercher les mérites de la retraite sans en avoir les ennuis.

« — Allons, dit la supérieure après un peu de réflexion, puisque Monseigneur l'approuve, c'est de tout mon cœur ; mais vous ne vous considérerez point comme *locataire*, entendez-vous ? vous serez *pensionnaire chambrée*, voilà tout. Vous ne serez point tenue aux exercices de la classe...

« — Je vous en demande pardon, madame...

« — Il faut dire *ma mère*, interrompit Scholastique ; il n'y a point de *madame* ici. »

Ce mot de *mère* résonnait mal dans le cœur de Rose ; il lui rappelait tous les maux de sa vie. Elle ne répondit rien à Scholastique, et continuant à s'adresser à madame de Lancastre :

« Je ne désire point m'affranchir des études de la classe, dit-elle, je suis fort ignorante.

« — Eh bien ! cette franchise me plaît, dit la supérieure ; je prendrai confiance en vous, je vois cela ; vous irez à la classe quand vous voudrez, et votre chambre ne sera point soumise à l'inspection, pourvu que vous me promettiez de n'y recevoir jamais aucune pensionnaire, et de bien éteindre votre lumière à la cloche du couvre-feu.

« — Je vous le jure, madame.

« — On ne jure qu'à Dieu, grogna Scholastique.



« — Et... ne pourrai-je pas sortir quelquefois ? » dit Rose timidement.

Scholastique fit un mouvement d'horreur ; la dépositaire regarda la supérieure pour savoir comment on devait accueillir une demande si hardie, et celle-ci fit un geste de colère enjouée qui signifiait qu'elle eût voulu n'avoir jamais rien à refuser.

« Cette femme est excellente, pensa Rose en la quittant ; mais ne jamais sortir !... »

---

## CHAPITRE VI.

### Croquis de jeunes filles.

LA dépositaire fut chargée de conduire Rose à sa chambre. Il y en avait deux ou trois de vacantes dans la partie du bâtiment désignée par madame de Lancastre. La dépositaire, qui s'appelait sœur Marthe, lui expliqua que les bâtimens en-deçà du jardin étaient soumis à la juridiction immédiate de la supérieure, mais que les bâtimens au-delà, étant propriété du couvent, on les louait à des personnes d'une moralité éprouvée, qui désiraient passer leur vie dans la retraite sans dire un éternel adieu au monde. Elles avaient le droit de sortir et de rentrer à toutes les heures ; en un mot, elles n'avaient rien de commun avec le reste du couvent, quoiqu'elles en fissent partie ; elles étaient simplement locataires d'une partie de la maison mise en spéculation pour les intérêts temporels de la communauté qui se montaient à 50 mille francs de rente. « On m'avait dit, observa Rose ingénument, que les religieuses faisaient vœu de pauvreté.

« — Certainement, ma chère enfant, reprit sœur Marthe, nos vœux portent que nous ne devons pas posséder plus de vingt-cinq centimes chacune.

« — Oui, pensa Rose, mais cela ne vous empêche pas d'entendre très-bien vos affaires en commun ; toutes en masse, vous avez des biens à gérer, des capitaux à placer, des intérêts à discuter, des fonds à faire valoir. C'est de la cupidité mondaine en famille ; vous vous mettez quarante pour faire un péché. »

Cela rappelait à Rose l'histoire de l'abbesse des Andouillettes, que Laorens avait racontée au déjeuner de Nérac.

Sœur Marthe mit une obligeance affectée à détailler à mademoiselle de Beaumont les divers agrémens des chambres où elle la promenait ; celle-ci était mieux close et plus chaude pour l'hiver ; cette autre avait la vue du jardin ; une troisième était plus éloignée de la grosse cloche ; Rose y dormirait plus tranquillement. Elle vit percer dans toutes ces prévenances l'envie de jaser et de connaître ses goûts et son caractère. Elle était en garde contre la curiosité d'autrui, et se hâta de choisir sa chambre pour en finir ; c'était la plus élevée, une espèce de mansarde ; mais elle dominait un coup d'œil magnifique. Le jardin occupait le premier plan ; au-dessus des masses vigoureuses des grands marronniers, le Panthéon élevait sa riche coupole et sa croix étincelante. Plus loin, Notre-Dame semblait porter tout entière sur ses légers arceaux et se tenir suspendue par enchantement sur la cité brumeuse. Le reste n'était plus qu'un pittoresque mélange de blanc, de jaune et de brun, que parsemaient quelques bouquets de verdure, et que la Seine coupait de son écharpe bleue, jetée en plis capricieux sur

cette carte géographique.

Le ciel vapoureux et riche, le ciel de Paris avec tous ses caprices, ses couleurs multipliées, ses nuances infinies, son jaune safran et son rouge cerise, son fond bleu-lilas et ses nuages gris de perle ; le ciel le plus changeant et le plus joli, sinon le plus beau de la terre ; toujours bas, toujours peint, toujours fardé, semblait reposer sur les toits comme une vaste tente. Rose, fille de l'air et des voyages, jeta un cri d'admiration à la vue de ce tableau magique.

« Avouez, dit sœur Marthe, que cela est plus joli à voir qu'à toucher. »

Cette réflexion ramena Rose au sentiment de la captivité. Le tableau prit à ses yeux un aspect mélancolique. « Il faudra courir avec les yeux, » pensa-t-elle.

Sœur Marthe lui expliqua qu'elle paierait 500 francs de plus que la pension ordinaire, à cause de cette chambre.

« Oh ! pensa-t-elle, si, en offrant 500 francs encore, on voulait me laisser sortir quelquefois. »

Mais elle n'osa pas ; elle était si simple ! En retournant au guichet avec Mariette pour faire entrer sa malle, elles virent passer une religieuse dont le costume différait de tous les autres. Rose ne remarqua point sa figure, mais Mariette fit une exclamation de surprise. La religieuse ne tourna pas la tête ; elle marchait sur les dalles funéraires du cloître. En ce lieu il était défendu de s'arrêter et de parler, par respect pour les morts.

« Qu'est-ce donc ? dit Rose à la nourrice d'Horace.

« — Rien, dit celle-ci ; une ressemblance ; mais cette

personne-ci est bien plus maigre, et d'ailleurs c'est impossible. »

Une heure après, Rose embrassa la bonne Mariette, qui, après l'avoir aidée à s'installer dans sa petite chambre, se disposa à repartir bientôt pour Mortemont. Cette femme était simple et affectueuse. « C'est la seconde fois, lui dit-elle, que je suis chargée de conduire une jeune fille au couvent ; eh bien ! cela me fait autant de peine que si je les descendais dans le tombeau. » Rose sourit les larmes aux yeux ; et quand elle eut vu la lourde porte se refermer entre elle et tout ce qui lui restait d'Horace : « C'est fini, dit-elle, me voici seule au monde. »

Elle vit alors venir à elle, dans le cloître, une jeune personne dont la démarche et la physionomie avaient quelque chose de singulier. Sa figure longue et plate était d'une laideur remarquable ; son nez, recourbé et rentrant comme celui de certaines perruches, offrait à peine une saillie en profil, et sa lèvre inférieure formait un triangle avec la supérieure, complètement droite et sans mouvement ; toute la physionomie était dans les yeux, ronds et divergens, mais mobiles et expressifs. On était embarrassé de trouver au premier abord la pensée de ce masque. Les yeux avaient de l'ironie, et la bouche infirme souriait avec une gaîté niaise ; le tout avait un aspect grotesque. La personne semblait se moquer d'elle-même. C'était une des plus nobles héritières de France, mademoiselle de Vermandois.

« On m'envoie vous chercher pour *la classe*, dit-elle à Rose d'un ton qui cherchait évidemment à se rendre affable ; vous êtes bien mademoiselle de Beaumont ? »

Rose la suivit. L'assurance de son maintien plut à sa noble compagne. Elle y vit une preuve irrécusable d'usage du monde, et les illustres demoiselles, qui formaient dans la classe une majorité de quarante sur vingt, partagèrent cette bonne opinion en voyant la nouvelle pensionnaire traverser leurs rangs sans gaucherie et sans embarras, comme une personne du monde entrant dans un salon de bonne compagnie. Rose sentait pourtant bien un malaise intérieur sur ce nouveau théâtre ; mais elle donnait, en termes de coulisses de province, *le coup de collier*.

« Elle est fort bien, je vous jure, dit Béatrix de Vermandois à Émilie de Longueville. Elle a l'air fort peu provincial ; je suis même sûre que dans le monde elle ferait beaucoup d'effet. »

Béatrix était remplie d'amour-propre et ne manquait pas de bon sens. Elle avait celui de connaître sa figure et d'apprécier l'immense désavantage de la laideur pour une femme. Elle avait donc cherché à s'instruire, et s'efforçait de réparer ce malheur par beaucoup de frais dans la conversation. Elle mettait généralement plus de profondeur dans son entretien qu'il n'est d'usage dans le monde où elle vivait ; c'est pourquoi elle y passait pour infiniment originale. Pauvre et subalterne on l'eût déclarée ridicule ; riche et bien née, elle parut supérieure ; il n'en était pourtant rien. Béatrix avait de la singularité par système et non par instinct. Elle cherchait le génie, et avait tout au plus de l'esprit. Au fond de son cœur, elle n'aimait qu'elle-même, et jouait la bienveillance universelle. Si elle l'eût osé dans sa famille monarchique, elle se fût déclarée philanthrope. Quelquefois elle feignait le mépris des préjugés ; mais personne moins qu'elle ne pouvait

se passer de naissance et de fortune. Elle avait assujetti ses traits et sa voix à toutes les apparences d'une admiration généreuse et désintéressée pour la beauté des femmes ; elle allait sous ce rapport jusqu'à l'enthousiasme d'artiste ; mais elle était insensible aux arts, et cette abnégation apparente de vanité féminine était le genre de coquetterie qu'elle avait adopté.

Émilie de Longueville était fraîche et jolie. Un peu d'embonpoint ôtait à sa taille cette élégance diaphane, qui seule est de *mise* dans le monde parisien. Celui d'Émilie eût fait même le désespoir d'une grisette de la Chaussée-d'Antin. Mais sa figure un peu busquée, ses longs yeux voilés et nonchalans, son sourire malicieux et doux comme une caresse de chat, son coloris fin comme celui d'une rose du Bengale, rachetaient le tort que sa santé lui faisait aux yeux des gens de goût ; c'était aussi une supériorité que mademoiselle de Longueville. Personne ne chantait avec plus de grâce, sans jamais s'écarter des règles de la convenance qui proscrivent l'enthousiasme. Personne ne dessinait plus proprement une tête de vierge d'après Raphaël. Personne ne faisait des fleurs artificielles plus fraîches ; c'est ce qu'on appelle *des talens* dans le monde ; elle avait toujours un mot fin et exquis à placer à tout propos. Elle maniait la raillerie avec un art qui rendait ses attaques imperceptibles et cruelles, comme des coups d'épingles. C'était une de ces femmes accomplies que personne n'aime et que tout le monde vante, qui jouent sur tout, qui voient tout au travers de leurs dentelles, qui jugent les passions des hommes en faisant du parfilage, et qui trouvent une plaisanterie délicieuse à faire sur les plus sombres drames

de la vie réelle.

« Elle fait assez bien son entrée en scène, dit-elle à Béatrix, sans se douter de la justesse de cette réflexion.

« — Elle a le pied très-bien, dit mademoiselle de Craon ; c'est étonnant pour une provinciale.

« — Ce sont d'assez beaux yeux pour des yeux de province, dit Émilie de Longueville, qui aimait beaucoup à persiffler mademoiselle de Craon.

« — A-t-elle salué en entrant ? dit mademoiselle de Vergennes.

« — Non, dit Béatrix, elle a été très-convenable, pas la moindre terreur, pas la plus petite marque d'humilité.

« — Ah ! dit mademoiselle de Craon, les *Plunket* et les *Vigneau* vont la détester.

« — Alors, dit mademoiselle Wilhelmina Graboska, grande étrangère, forte, carrée, blonde et flegmatique, nous serons obligées de la mettre de notre société.

« — Ah ! bah ! dit mademoiselle de Craon, ne sommes-nous pas déjà trop ? Et puis, ce n'est qu'une gentilhommerie de campagne, un pigeonnier sur les bords de la Garonne, des aïeux en *crac* ? Laissons-la aux *de Presles* et aux *Rocheville*.

« — Vous n'y songez pas, dit mademoiselle de Vergennes, une descendante de l'archevêque de Paris !

« — Et qui nous le prouvera ? dit Émilie de Longueville ; vous ne savez donc pas le proverbe méridional : « *Battez un buisson, il en sortira un Villeneuve ou un Beaumont.* »

« — Eh bien ! il faudra au moins l'interroger, dit Béatrix ;



nous verrons ce que c'est ; pour moi je me sens prévenue en sa faveur. Laissez faire à Longueville, dit-elle aux autres. Personne ne s'entend mieux à confesser les arrivantes.

« — Non, dit mademoiselle de Longueville, confions cette mission délicate à Graboska. » Une envie de rire réprimée fit pincer toutes les bouches. Mademoiselle de Graboska fut la seule qui ne se douta point qu'on la raillait.

« Que faudra-t-il lui demander ? dit-elle avec un sang-froid imperturbable.

« — Vous aurez soin de lui faire prononcer certains mots, dit Émilie de Longueville. On connaît la qualité des gens à l'r et à l's.

« — Je ne peux pas m'apercevoir de ces petites distinctions, reprit Wilhelmina avec la même confiance. Je suis étrangère, moi. »

Mademoiselle de Vermandois se leva et attira Rose dans leur cercle. Dès les premières questions, elle comprit, malgré l'extrême politesse dont cette curiosité était enveloppée, qu'il fallait faire usage de toute son adresse et de toute sa prudence. Elle avait beaucoup réfléchi à sa situation depuis plusieurs jours. Des mémoires sur l'ancienne cour, qu'elle avait feuilletés à la bibliothèque de Mortemont, lui avaient fait comprendre à quel genre d'investigations il fallait se dérober pour se maintenir en paix avec ses futures compagnes ; certaines aventures de naissances mystérieuses et d'éducation romanesque l'avaient vivement frappée. Elle eut l'esprit de s'en servir habilement, et de jeter dans toutes ses réponses une obscurité toute pleine d'importance, et une naïveté affectée qui

laissèrent son auditoire dans le plus grand embarras. La fine Émilie de Longueville échoua complètement auprès d'elle.

Rose était revenue s'asseoir auprès de la religieuse chargée de donner une leçon de français à la *première division*. Tandis que cette leçon occupait vingt-cinq jeunes personnes, l'autre moitié préparait son travail à une autre table. La grandeur de la salle permettait que le bruit de ces deux divisions ne se couvrit pas mutuellement, et on a vu que les études n'étaient pas assez consciencieuses pour empêcher des conversations fort étrangères à l'analyse classique et à l'aride décomposition de la pensée humaine.

La religieuse qui donnait cette leçon était madame Adèle. C'était une femme de trente ans, dont la beauté se trahissait sous les amples vêtements par lesquels les religieuses s'étudient à déformer leurs tailles et à cacher leurs traits. Un fort grand nez était le seul défaut de ce beau visage, et lui donnait une expression de rigidité glaciale ; mais ses yeux bleus bordés de longues paupières noires avaient un éclat extraordinaire qu'il était impossible de soutenir. Rose fut peut-être la première et la seule dont l'âme assez franche, dont la conscience assez forte, eût affronté sans rougir cet examen austère, et toute la classe remarqua que madame Adèle n'avait jamais examiné aucune arrivante avec une ténacité aussi sévère et aussi désespérante.

Elle avait fait placer la prétendue mademoiselle de Beaumont presque sous son voile. Au lieu de lui adresser les questions préliminaires comme aux autres, « Que savez-vous ? lui dit-elle à voix basse, mais sans aucune démonstration de bienveillance.

« — Rien, répondit Rose nettement.

« — Parlez plus bas, dit la religieuse ; écrivez-moi cette phrase sur le cahier que voici. » Elle lui dicta une phrase à voix basse.

« — Mademoiselle de Bresse, ajouta-t-elle à haute voix, éloignez-vous de mademoiselle, et ne lisez point sur son cahier. C'est à vous de répondre... » Et elle continua sa leçon. Lorsque Rose lui remit son cahier : « C'est bon, dit-elle, vous allez écouter ce qui se fait ici, et quand je quitterai la classe vous me suivrez. »

En effet, la classe levée, Rose suivit la religieuse sous le péristyle.

« Quel âge avez-vous donc ? lui dit madame Adèle d'un ton froid et brusque.

« — Vingt ans, madame.

« — Où avez-vous appris le français ?

« — Nulle part.

« — Avez-vous appris quelque autre chose ?

« — Absolument rien.

« — C'est étrange ! et vous avez demandé à madame la supérieure d'assister aux classes ?

« — Précisément pour apprendre tout ce que j'ignore.

« — Mais vous parlez comme tout le monde, et vous écrivez comme une cuisinière ; je n'y conçois rien. Écoutez, vous êtes fort imprudente de vous exposer aux railleries de vos compagnes ; vous ne savez pas combien elles seraient amères si je ne prenais soin de vous les épargner. Montez à ma cellule

tous les matins à sept heures ; je vous mettrai au courant de la leçon du jour, et outre que vous apprendrez deux fois plus vite, vous ne serez point exposée à d'injustes mépris. »

Sans attendre la réponse de Rose, elle s'éloigna. Rose sentit qu'elle aurait une amie dans cette femme, ou une ennemie ; une amie, si elle agissait par bonté de cœur ; une ennemie, si elle obéissait à ses principes religieux. « C'est un cœur généreux sous un extérieur froid, pensa-t-elle, ou un cœur froid avec des manières froides. » Cependant elle remarqua que madame Adèle ne disait point *notre cellule*, mais *ma cellule*. Était-elle au-dessus ou au-dessous de ses compagnes ?

---

## CHAPITRE VII.

### L'Abbesse et la Sœur de charité.

LE soir même, comme Rose arrivait au haut d'un escalier en spirale qui conduisait à un des mille détours dont il fallait trouver l'issue pour gagner sa chambre, elle fut frappée d'un spectacle étrange. Toutes les religieuses, au nombre de quarante, étaient rangées sur deux files le long d'un corridor appelé *dortoir*, parce que toutes les cellules y donnaient. À l'extrémité de ce *dortoir* était une petite statue de Vierge, enfoncée dans une niche gothique et éclairée par une lampe dont la clarté bleue vacillait sur les détails de cette scène nocturne. En tête de la première file, la supérieure était debout, les mains croisées sur sa poitrine ; son voile tombait jusqu'à la moitié de son visage. À son côté était sœur Scholastique ; vis-à-vis, la dépositaire Marthe, ayant pour aide de camp madame Adèle, secrétaire de la communauté, conduisait la seconde file. Après ces religieuses en blanc et noir venaient les sœurs converses ; c'étaient celles qui remplissaient les fonctions les

plus humbles de la maison. Elles faisaient la cuisine, les lessives et les autres gros ouvrages. Leurs prières étaient moins longues que celles des religieuses de première classe, qu'on appelait *dames de chœur* ; mais leurs vœux étaient également à perpétuité. Elles étaient vêtues en violet ; après elles venaient quatre novices tout en blanc ; puis enfin, une grande et svelte personne dont Rose avait remarqué dans la journée la taille élégante et le costume noble : c'était une postulante pour le noviciat. Sa robe noire avait la forme de celles des dames du moyen âge ; au lieu de la guimpe des nonnes, une fraise large et raide rappelait ces portraits de *tante* qu'on remarque dans toutes les galeries de famille.

Cette grave assemblée, debout, immobile, les bras en croix, le voile baissé, et gardant le plus profond silence, offrait un spectacle presque effrayant. On eût dit une réunion de spectres attendant le départ d'une âme pour l'autre vie, afin de s'en emparer.

Rose s'arrêta, posa son flambeau sur la rampe, et attendit la fin de cette scène. Alors la supérieure dit en latin quelques paroles, et à ce signal, toutes se mirent à psalmodier d'un ton sourd, nasillard et lamentable. Rose eut envie de rire et se retira derrière un angle du mur. Cette fâcheuse mélodie dura près d'un quart d'heure. Ensuite, chacune, adressant un profond salut à la supérieure, disparut comme par enchantement, et Rose se trouva face à face avec la dernière des nonnes : c'était la postulante. Rose fit un cri de joie, l'autre un cri de surprise : c'était sœur Blanche.

Rose voulait parler, mais la postulante lui mit la main sur la bouche, et l'entraîna dans une autre partie du bâtiment où la

cellule transitoire était située. « Vous me faites débiter ici par une infraction aux règles, lui dit-elle après avoir fermé la porte ; la prière du soir achevée, il nous est défendu de prononcer une seule parole pour quelque motif que ce soit ; mais je ne puis résister au désir de savoir comment vous êtes ici. »

Lorsqu'elles furent seules, Rose raconta son histoire et interrogea à son tour la jeune sœur.

« Je suis arrivée à Paris très-souffrante et très-fatiguée, dit celle-ci ; en me voyant, la congrégation des sœurs de la Charité m'a rejetée unanimement, comme n'étant pas de force à faire le service des malades. J'étais désespérée et ne savais que devenir ; c'était avec beaucoup de peine que j'avais décidé les sœurs du couvent de Bordeaux, où j'ai passé ma vie, à me laisser partir pour entrer dans un ordre plus austère. Je n'avais pas le moyen de retourner parmi elles, et je n'ai à Paris que la sœur Olympie qui me connaisse et s'intéresse à moi ; à force de me chercher un asile, elle est parvenue à me faire entrer ici par la protection de l'archevêque de Paris, Monseigneur de Quélen, qui a beaucoup d'estime et de vénération pour elle. Depuis trois jours seulement je suis dans cette maison ; il n'est pas encore décidé que j'y serai admise. Je dois être interrogée demain, et sœur Olympie m'a promis de venir ici pour témoigner en ma faveur et se porter garant de mes dispositions ; maintenant que vous y êtes établie, j'ai grand désir que cette négociation réussisse.

« — Eh quoi ! vous songeriez à vous enfermer ici toute votre vie ? dit Rose en l'embrassant.

« — Sans doute, ma vocation est bien manifeste ; j'ai un an

de postulat et deux ans de noviciat à faire avant d'atteindre à l'âge de vingt et un ans, époque à laquelle je prononcerai mes vœux.

« — Ces trois ans d'épreuve me tranquillisent, dit Rose ; vous aurez le temps de réfléchir, et peut-être changerez-vous d'avis.

« — Je ne le pense pas, reprit sœur Blanche ; je suis toute faite à cette vie de couvent. Depuis que je suis au monde, je nourris cette idée et je contemple cet avenir ; je ne connais rien de ces plaisirs auxquels on m'exhorte à renoncer ; je n'en aurai nul regret, je vous assure, et l'on dit qu'il faut les payer de tant de peines et les expier par tant de regrets, qu'il me tarde d'avoir mis entre eux et moi une barrière éternelle.

« — Je ne connais pas plus que vous les plaisirs de la vie, dit Rose. Jusqu'ici j'ai vécu pourtant au milieu de ce que vos nonnes appellent les pompes de Satan ; je n'y ai trouvé qu'ennui et chagrin ; mais je n'oserais m'engager pour toute ma vie à me tenir dans cette cage ; l'idée seule d'y passer quelques années m'épouvante, quoique le bonheur de vous rencontrer m'ait bien réconciliée avec elle. »

Les deux jeunes filles se séparèrent en se promettant de se revoir le lendemain, à l'issue des délibérations qui devaient décider du sort de la postulante.

Le lendemain, après le dîner, c'est-à-dire vers deux heures, la communauté était réunie dans une grande salle appelée l'*Ouvroir*, parce que les religieuses s'y rassemblaient pour travailler à de petits ouvrages, jaser et prendre le thé trois fois par jour ; coutume que madame de Lancastre avait apportée



d'Angleterre, sa patrie, et qui aidait ces recluses à absorber une bonne partie de leur vie monotone.

L'ouvroir, dit *Work-Room*, était tenu avec toute la propreté des *parloirs* anglais. Il était orné de tableaux d'un assez grand prix.

Entre autres le portrait de Jacques II, le dernier des Stuarts, réfugié et mort en France. Il avait eu beaucoup de dévotion pour la chapelle de nos Augustines, et Voltaire rapporte qu'il y toucha mainte fois les écrouelles ; mais l'histoire ne nous dit point comment le saint roi procédait.

Lorsque le thé fut servi, une cloche qui sonnait un nombre de coups fixés par une convention particulière pour chaque religieuse, frappa 1 et 1 : c'était le signal pour la supérieure. « Oh ! oh ! dit-elle avec un peu d'humeur, déjà cette bonne sœur Olympie ? elle *nous* laissera bien prendre *notre* première tasse, j'imagine, pendant que le thé est chaud. » Mais avaler une tasse de thé suivant la méthode anglaise n'est pas, comme vous l'imaginez peut-être en France, l'affaire d'un instant ; il faut au moins un quart d'heure de façons. C'est pourquoi sœur Olympie, qui n'était pas patiente de son naturel, et qui n'avait pas de temps à perdre, après avoir sonné en vain une seconde fois, demanda à la tourière où se tenait la supérieure à cette heure-là, et, sur ses indications, se dirigea hardiment jusqu'à la porte de l'ouvroir, qu'elle ouvrit sans frapper, comme une personne pour qui la vie humaine n'a point de secret.

Son apparition dans ce lieu contraria vivement madame de Lancastre. Quelque vraie que puisse être la dévotion (et certes celle de la supérieure était des plus sincères), il s'y mêle toujours je ne sais quel sentiment d'orgueil dont l'essence est

intimement liée à toute vertu humaine.

Il y a sans doute beaucoup de mérite dans le métier d'une vénérable abbesse, qui passe sa vie à psalmodier, à prendre du thé, à se chauffer à un foyer brillant, au milieu du caquet enjoué de ses jeunes novices, à régir à tête reposée son petit empire, en chargeant de tous les soins pénibles les têtes fortes et habiles, et se réservant le droit de vouloir et de commander, tout en découpant de jolies collerettes de papier vélin pour les grands cierges de la chapelle, et en se faisant compter le produit de ses riches dépendances ; mais il y a plus de mérite encore à n'être qu'une pauvre sœur de charité, tenant la chandelle devant une amputation hideuse, contemplant des chairs pantelantes, respirant des corruptions infectes et passant des nuits au chevet des moribonds. Madame de Lancastre comprenait cette différence, et malgré elle souffrait de se sentir si peu de chose aux yeux de Dieu auprès de sœur Olympie, lorsqu'aux yeux des hommes la supérieure des Augustines, avec sa fortune, son rang, sa grande naissance et son éducation distinguée, avait tant d'avantage sur la sœur hospitalière. Elle sentait que cette comparaison devait naturellement s'offrir au bon sens de sœur Olympie, et pour l'atténuer autant que possible, elle l'avait reçue la première fois dans sa cellule, où, suivant la règle, régnait une grande simplicité ; mais être surprise à table, devant un repas de friandises complètement inutiles, dans un salon splendide, et au milieu de sa petite cour, c'était presque une leçon, et, à coup sûr, c'était un contre-temps. Madame de Lancastre poussa son bol de thé en soupirant. « Il est dit que nous n'aurons pas un instant de repos aujourd'hui, murmura-t-elle. » Sœur Marthe comprit la

contrariété de la supérieure, et prit un visage fâché qui ne lui était pas ordinaire pour aller à la rencontre de sœur Olympie.

Celle-ci fit un salut masculin, et ne fléchit point le genou, comme les Augustines avaient coutume de faire en présence de leur supérieure. Elle ne parut faire aucune attention à l'élégance de la salle, ni à la richesse du déjeuner en porcelaine du Japon étalé sur la table.

« Ma bonne mère, dit-elle à madame de Lancastre, avec cet air de hâte qui lui était habituel, je viens savoir votre réponse. Ma novice vous convient-elle ? vous en chargez-vous ?

« — Doucement, doucement, ma chère sœur, dit madame de Lancastre, avec la lenteur de son accent étranger, vous ne nous donnez pas le temps de respirer. Il n'y a que trois jours que nous avons reçu votre novice. Nous ne pouvons pas encore la juger comme vous êtes en état de le faire.

« — Parbleu ! dit la sœur Olympie sans prendre garde au mouvement d'horreur que ce mot cavalier imprima à son auditoire, il ne faut pas tant de jours pour juger une fille. N'avez-vous pas devant vous trois ans pour l'éprouver et pour la renvoyer si elle ne vous plaît pas ?

« — Vous vous servez, ma bonne sœur, d'une expression qui, nous vous en demandons pardon, ne nous paraît pas exprimer notre pensée. Plaire à nous, ce n'est pas une affaire ; il s'agit de savoir si elle plaira au Seigneur pour épouse.

« — Oh ! laissez faire à notre Seigneur, dit sœur Olympie ; il n'est pas fier, lui ! il s'arrange des pauvres filles tout comme des nobles héritières. Il ne fait attention qu'aux bons sentimens, et je garantis ceux de ma petite Blanche. Quel

dommage que cela ne soit pas robuste ! Ça aurait fait une très-bonne servante du bon Dieu ! mais il n'y faut pas songer. Prenez-la dans votre couvent, c'est ce qu'il vous faut pour chanter et pour broder.

« — Il ne faut pas croire, dit la supérieure un peu blessée du ton de la sœur de charité, que ce soit chose si facile que de bien réussir dans notre ordre. Il nous faut une certaine santé... Ne vous imaginez pas que nous couchions sur le duvet et que nous dormions la grasse matinée...

« — Comme il vous plaira ; mais enfin vous vous couchez toutes les nuits, et nous autres, nous nous couchons quand nous pouvons. Blanche n'est pas malade ; elle n'est que délicate, et cela par suite d'une maladie grave qu'elle a faite il y a deux ans, comme je vous l'ai dit, ma bonne mère. On m'a assuré qu'auparavant elle était d'une santé robuste, et il ne faut pas désespérer que cette santé revienne. Ici elle se reposera, elle aura une vie douce, réglée...

« — Mais... pas tant que vous croyez, ma sœur ; notre noviciat est fort sévère ; et puis les qualités que nous exigeons dans une religieuse sont autres que chez vous ; il n'est pas si facile de trouver une bonne éducation qu'une santé de fer.

« — Ah ! pour l'éducation, je n'y entends rien, reprit naïvement la bonne Olympie ; je conviens que je ne peux pas être juge des talens de ma novice ; mais c'est à vous, ma bonne mère, de les examiner ; depuis trois jours qu'elle est ici, vous avez eu tout le temps de le faire. Est-ce que vous n'êtes pas contente d'elle ?

« — Je ne dis pas cela, ma sœur ; nous ne l'avons point

encore interrogée ; il ne faut pas croire que nous soyons absolument sans occupations, et que le métier de supérieure nous laisse tant de loisirs...

« — Eh bien ! accordez-moi donc tout de suite de la faire venir et de l'interroger ; car je suis forcée de repartir demain pour le Havre, et si vous refusez ma novice, je ne peux pas la laisser sur le pavé, la pauvre enfant.

« — Soyez certaine, répondit madame de Lancastré, revenant à toute sa bonté naturelle, que s'il ne s'agissait que de donner l'hospitalité à cette jeune personne, nous le ferions avec plaisir aussi long-temps que cela vous serait agréable. Sœur Marthe, faites-nous l'amitié d'appeler la postulante, pendant que sœur Olympie prendra une tasse de thé avec nous. »

Sœur Olympie s'assit sans façon à la place que la dépositaire quittait, prit un bol, et, tout en parlant, le laissa remplir et préparer par la supérieure. Mais à peine eut-elle porté à ses lèvres ce thé vert, d'une âcreté que notre goût français est loin de priser, qu'elle repoussa le poison en faisant une affreuse grimace : sa moustache grise se hérissa, et ses grosses verrues devinrent écarlates. Ce fut en vain qu'elle y ajouta du sucre et du lait à plusieurs reprises, elle ne put jamais en avaler une gorgée. Les novices s'amusaient assez de ses manières ; mais leur gaîté se changea en stupeur lorsque sœur Olympie, regardant sur la table en fronçant ses gros sourcils, demanda s'il n'y avait point là un peu d'eau-de-vie pour l'aider à se défaire de ce mauvais thé en manière de punch. Sœur Scholastique, qui depuis l'arrivée de la supérieure se résignait avec beaucoup de peine à garder le silence, se tourna vers elle à ce propos, et lui dit d'un ton ironique : « Nous ne nous en

servons qu'en frictions pour les douleurs de rhumatisme.

« — Eh bien ! dit sœur Olympie sans se déconcerter, si vous en avez qui n'ait point encore servi, faites-moi le plaisir de m'en verser un petit verre.

« — Il faut pour cela, répondit Scholastique, une permission spéciale de notre supérieur, Monseigneur de V... La première fois qu'il viendra ici, nous lui demanderons une fois pour toutes qu'il nous autorise à avoir des liqueurs sur notre table les jours où nous aurons le plaisir de recevoir des sœurs de l'ordre de Saint-Vincent de Paul. »

Sœur Olympie comprit très-bien qu'on la raillait, mais elle ne se déconcerta point. Les personnes en santé n'étaient point des êtres de son ressort, et toute la vivacité qui n'était point utile à ses malades devenait une faute réelle à ses yeux. Elle ne leva donc pas même ses regards sur Scholastique, et se tournant vers la supérieure, elle insista pour avoir de l'eau-de-vie, en disant que dans son ordre toute espèce de nourriture et de boisson était permise pour réparer les forces épuisées. Madame de Lancastre ordonna à Scholastique de servir à la sœur de charité tout ce qu'elle demanderait.

Enfin la postulante parut : elle était pâle de crainte et de timidité. « Sœur Adèle de Borgia, dit la supérieure à l'institutrice, interrogez cette bonne âme sur ses connaissances temporelles. Dieu seul peut être juge de la vocation ; mais dans notre ordre nous sommes consacrées à l'éducation de la jeunesse, il faut donc l'instruction religieuse et profane. »

Madame Adèle prit son maintien froid et sévère ; mais en voyant le trouble de la pauvre Blanche, elle donna aussitôt à sa

figure et à sa voix une expression de bonté dont on ne l'eût pas crue susceptible au premier abord. Peu à peu la postulante se rassura et répondit à toutes les questions de théologie, d'histoire profane et sacrée, de géographie, d'arithmétique et de langue française, avec une justesse et une intelligence remarquables.

« — Ma chère, lui dit madame Adèle d'un ton franc et amical, je crois que vous en savez beaucoup plus que moi. Quand nous serons toutes mortes, vous pourrez être supérieure de ce couvent.

« — Oh ! oh ! dit la supérieure, qui avait écouté d'un air d'admiration le cours de science universelle qui venait d'avoir lieu en sa présence, et auquel, nous sommes forcés de l'avouer, elle n'avait pas compris grand'chose, c'est donc un aigle que sœur Olympie nous amène ? »

Sœur Olympie n'avait rien écouté ; elle avait un profond mépris pour le vain savoir, et n'estimait qu'une étude au monde, celle de la médecine. « Du diable si j'y comprends goutte ! » dit-elle, en versant une rasade dans la tasse de Scholastique, qui fit un grand signe de croix pour le mot *diable* et pour l'action inconvenante. « Au reste, reprit l'hospitalière, on m'avait bien dit au Sacré-Cœur de Bordeaux que ça avait de l'esprit comme quatre : moi je m'en moque, ce n'est pas de cela que nous avons besoin ; mais puisque c'est une fille savante qu'il vous faut, c'est une affaire faite ; *prenez mon ours*, comme disait avant-hier à l'infirmerie un militaire qui nous faisait rire en nous racontant des farces.

« — C'est abominable ! dit Scholastique entre ses dents, et elle quitta la place.

« — Un instant ! dit la supérieure, notre jeune aspirante a beaucoup d'instruction, cela est clair ; mais, ma sœur, vous portez-vous garant de son bon esprit ?

« — De son bon esprit ? dit sœur Olympie, en cherchant à comprendre.

« — Vous savez ce qu'en religion nous appelons bon esprit. Ce ne sont pas de ces grands esprits qui, dans le monde, étalent des boutiques de vanité ; ces esprits-là, dit notre grand saint François de Sales, viennent en religion, non pour s'humilier, mais pour tout conduire et gouverner comme s'ils voulaient faire des leçons de philosophie. Il faut, dit encore le même saint, « qu'un esprit bon soit un esprit bien fait et bien sensé, qui ne soit ni trop grand ni trop petit ; car de tels esprits font toujours beaucoup, sans que pour cela ils le sachent ; ils sont traitables et faciles à conduire ; enfin ils sont disposés à vivre dans une pleine et entière obéissance. »

« — Je ne comprends pas beaucoup toutes ces subtilités religieuses, reprit Olympie ; je confesse que je ne suis pas instruite, je n'ai pas le temps d'étudier les livres ; ma besogne est plus pressée que tout cela. Si je ne me trompe pas, vous voulez que la postulante soit douce et humble ; je ne l'ai pas trouvée une seule fois en défaut depuis que nous sommes parties de Bordeaux, car notre connaissance ne date pas de plus loin. Je crois que vous en serez contente, parce que j'ai vu toutes les dames du Sacré-Cœur pleurer en la quittant, et dire que leur communauté perdait un trésor. Maintenant, si vous n'en voulez pas, je la remmène, je trouverai bien à la placer quelque autre part.

« — Nous l'admettons parmi nous, dit la supérieure, puisque



vous nous répondez qu'elle ne sera point pour notre maison un sujet de trouble et de scandale, et que rien de sa part ne viendra gâter la bonne intelligence où Dieu permet que nous vivions avec nos chères sœurs. »

Une inclination de toutes les nonnes répondit à ce compliment parti du cœur. La bonne madame de Lancastre embrassa la postulante, qui fit le tour de la table pour recevoir la même faveur de toutes les autres. Sœur Olympie la pressa dans ses bras robustes avec une brusquerie de tendresse vraiment maternelle. Comme elle allait sortir, une jolie petite fille de huit ans vint à la porte de l'ouvrier pour demander quelque chose à une religieuse. On la fit entrer, et sœur Olympie, qui aimait les enfans comme un vieux soldat, s'amusa un instant des grands yeux et de la mine espiègle de la petite Suzanne. La supérieure voulant montrer à la sœur de charité les précoces talens de ses petites pensionnaires, ordonna à Suzanne de réciter la dernière fable qu'on lui avait apprise. Alors l'enfant, d'un ton de catéchisme dont la niaiserie contrastait avec la vivacité de ses traits, récita avec volubilité la fable de *la Mouche et la fourmi*. Pendant cette tirade assez longue, sœur Olympie, qui s'endormait volontiers quand elle était inactive, bourra son gros nez de plusieurs prises de tabac pour se tenir éveillée ; les deux derniers vers la firent sourire.

Ni mon grenier, ni mon armoire  
Ne se remplit à babiller.

« Eh bien ! celui qui a trouvé cela n'était pas si bête ! » dit-elle en remettant sa tabatière dans la poche de son tablier bleu ;

et elle se hâta de quitter l'ouvroir.

« Écoute, mon enfant, dit-elle à sœur Blanche, qui l'avait accompagnée jusqu'au guichet, essaie de cette maison ; si ta vocation est sincère, tu te trouveras bien partout. Mais si tu t'y déplaçais par trop, ne fais pas la bêtise d'y prononcer tes vœux ; écris à monseigneur de Quélen ou au Sacré-Cœur de Bordeaux, et sois sûre que si la sœur Olympie n'est pas au bout du monde, elle sera bientôt près de toi. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- \*j\*jac
- Ernest-Mtl

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)